

Antonina Silberstein,  
dite Antonina Vallentin [1893-1957]

Femme de lettres allemande. Traductrice, auteure de biographies

(1940)

# Les atrocités allemandes en Pologne

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

Collection  
“Civilisations et politique”

**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**  
CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25<sup>e</sup> anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Cette édition électronique a été réalisée par *Michel Bergès*, bénévole, historien des idées politiques, professeur retraité de l'Université de Bordeaux - Montesquieu, directeur de la collection "Civilisations et politique",  
[Page web dans Les Classiques des sciences sociales.](#)  
à partir de :

Antonina Vallentin

**Antonina Vallentin, Les atrocités allemandes en Pologne.  
Témoignages et documents.**

Paris : Robert Denoël, 1940, 78 pp. Collection : "La guerre telle qu'elle est".

[Autorisation formelle accordée par le directeur de la collection "Civilisations et politique", Michel Bergès, de diffuser ce livre en accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : Michel Bergès : [m.berges.bach@free.fr](mailto:m.berges.bach@free.fr)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

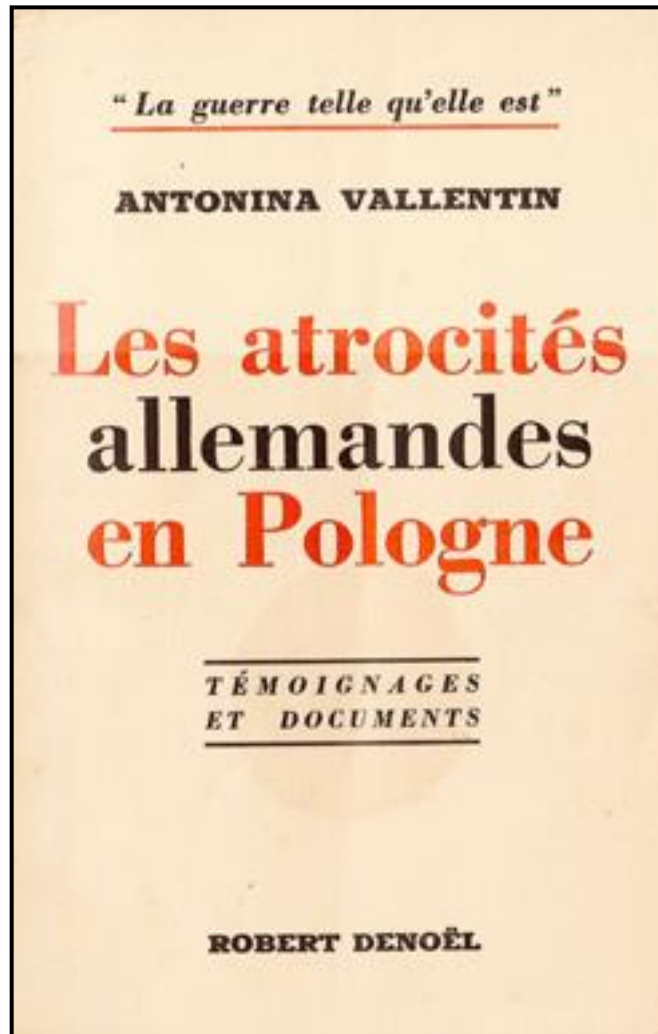
Édition numérique réalisée le 31 janvier 2021 à Chicoutimi, Québec.



Antonina Silberstein, dite Antonina Vallentin

Femme de lettres allemande. Traductrice, auteur de biographies

Les atrocités allemandes en Pologne.  
*Témoignages et documents.*



Paris : Robert Denoël, 1940, 78 pp. Collection : "La guerre telle qu'elle est".

« La guerre telle qu'elle est »

---

ANTONINA VALLENTIN

LES ATROCITÉS  
ALLEMANDE  
EN POLOGNE

Témoignages et Documents

ROBERT DENOËL  
60, Avenue La Bourdonnais  
Paris-7e

Toute notre reconnaissance à **Michel Bergès**, historien des idées politiques, professeur retraité de l'Université de Bordeaux-Montesquieu et directeur de la collection "Civilisation et politique" pour l'immense travail accompli et toutes les démarches entreprises afin que nous puissions diffuser en libre accès à tous ces ouvrages qui nous permettent non seulement de comprendre mais de nous rappeler.

### **Michel Bergès**



Travail bénévole :

[http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles\\_equipe/liste\\_berges\\_michel.html](http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_berges_michel.html)

Publications de Michel Bergès :

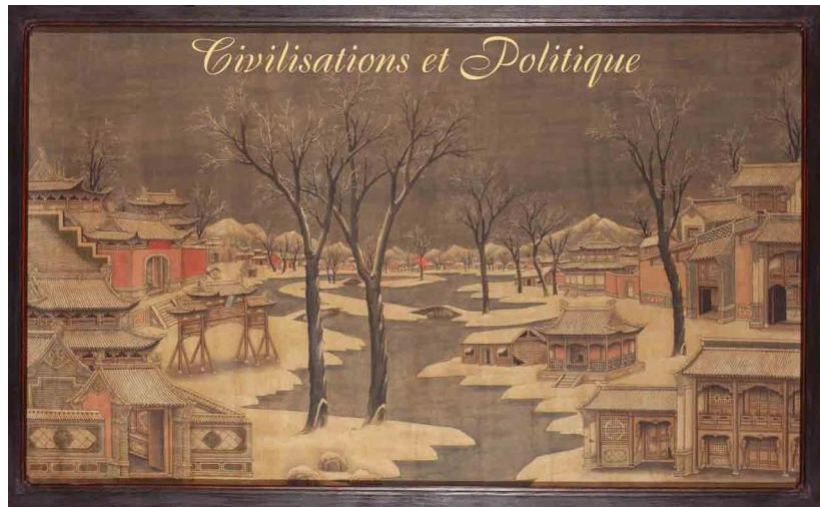
[http://classiques.uqac.ca/contemporains/berges\\_michel/berges\\_michel.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/berges_michel/berges_michel.html)

Collection "Civilisations et politiques" dirigée par Michel Bergès :

[http://classiques.uqac.ca/contemporains/civilisations\\_et\\_politique/index.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/civilisations_et_politique/index.html)

Un ouvrage de  
la collection “Civilisation et politique”

Fondée et dirigée  
par  
Michel Bergès  
Historien, professeur retraité  
de l’Université de Bordeaux — Montesquieu





**Note pour la version numérique :** La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[79]

**Les atrocités allemandes en Pologne.**  
*Témoignages et documents.*

## Table des matières

[Avant-propos](#) [5]

Chapitre I. [L’Invasion diabolique](#) [9]

Chapitre II. [L’Extermination des vaincus](#) [29]

Chapitre III. [Commerce des êtres humains](#) [49]

Chapitre IV. [La Race des Maîtres](#) [61]

[La Pologne indestructible](#) [75]

[5]

**Les atrocités allemandes en Pologne.**

*Témoignages et documents.*

## AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

Cette brochure, comme tant d'autres du même genre, a tous les inconvénients – mais peut-être aussi les avantages – d'une publication trop proche des événements. Elle repose sur des témoignages oculaires, des récits de réfugiés venant de toutes les parties de la Pologne, des officiers et des soldats de l'armée polonaise qui, après avoir franchi plusieurs frontières, ne cessent d'affluer en France, et de civils, hommes et femmes personnellement connus et dignes de confiance. Il est incontestable que l'indignation et la douleur qu'éprouvent les témoins assombrissent le tableau qu'ils ont peint des événements. Si poignant que soit ce frémissement devant la réalité, on a essayé de faire abstraction de tout ce qui pouvait éveiller le soupçon d'une exagération. Mais quand des dizaines de témoins concordent dans leur description, à tel point qu'une monotonie d'horreur s'en dégage, certains faits peuvent être considérés comme acquis. Par surcroît de prudence, on a tenu à recouper les souvenirs des Polonais par des informations de source allemande, des déclarations officielles, des reportages de la radio allemande, des descriptions de nazis, qui ont traversé la Pologne après la défaite, tous empreints d'un optimisme de commande, – des articles des journaux nazis, qui ont reçu l'ordre de peindre le conquérant sous les traits d'un administrateur magnifiquement capable et infiniment bienveillant. Beaucoup de détails révoltants ont été écartés, s'ils ne se trouvaient pas corroborés par des sources nazies ; les cris des victimes ont été passés sous silence, quand les aveux des bourreaux faisaient défaut. Par crainte d'exagération ce petit récit pêche, peut-être, par un excès de prudence.

[6]

Sa faiblesse fondamentale est l'impossibilité de citer les témoins. Ils ont tous, sans exception, laissé leur famille en Pologne. Ils ne parlent que quand ils sont sûrs de leur anonymat. Non seulement leurs noms ne pouvaient pas être publiés, mais même certaines précisions ont dû être passées sous silence, surtout s'il s'agissait de villages trop petits et d'événements trop saillants, qui auraient permis d'identifier leurs proches.

Dans ces conditions, la publication de cette brochure peut paraître prématurée, puisque le réquisitoire n'est pas complété et que les accusateurs ne peuvent pas élever la voix en public. Mais si on avait attendu, on serait tombé dans l'excès de précaution, dont le Livre blanc anglais est un exemple. Si ce témoignage officiel, construit avec des récits connus depuis longtemps, avait paru plus tôt, beaucoup plus tôt, des années avant que la guerre n'éclatât, la conscience du monde se fut révoltée dans tous les pays ; l'opinion des hésitants, des mal informés se seraient ralliée à la grande cause de la lutte pour la liberté et la dignité humaines. La réserve diplomatique, le désir de ne pas s'immiscer dans les affaires intérieures d'un pays, l'ont emporté sur les sursauts d'une indignation légitime. On a attendu jusqu'au jour où il a fallu trancher par la guerre, ce qu'on aurait peut-être pu éviter par une gigantesque croisade morale de réprobation universelle. On a oublié les enseignements que les enseignements que Hitler lui-même a donnés dans « Mein Kampf » : « L'emploi de la force physique toute seule, sans une force morale basée sur une conception spirituelle, ne peut jamais conduire à la destruction d'une idée ou à l'arrêt de sa propagation... » Et après avoir posé la question : « Est-il possible d'extirper avec l'épée une conception de l'esprit ? » il donne cette réponse : « à une condition : c'est que cette force matérielle soit au vice d'une idée ou conception philosophique nouvelle, allumant un nouveau flambeau. »

Ces phrases d'Hitler, expert à manier l'opinion publique, justifient cette publication précipitée. Aux foyers des incendies qui ont dévasté la Pologne, s'allumera peut-être la flamme d'une nouvelle solidarité du monde.

[7]

Elle se dressera contre ceux qui viennent d'appliquer sous nos yeux un système de guerre renouvelé, avec une science féroce, des âges barbares : l'extermination d'un peuple. Guerre dont le principe veut qu'elle soit poursuivie impitoyablement après la victoire.

L'horrible guerre de Pologne continue.

Décembre 1939.

[8]

[9]

**Les atrocités allemandes en Pologne.**  
*Témoignages et documents.*

## Chapitre I

---

### L'INVASION DIABOLIQUE

« Je me suis efforcé, dans cette guerre avec la Pologne, de limiter l'emploi de l'aviation aux objectifs de caractère militaire. »

(Adolf Hitler, le 6-X, devant le Reichstag).

« J'ai donné l'ordre à mes forces aériennes de mener humainement cette guerre. »

(Adolf Hitler à Dantzig, le 19-IX 1939).

[Retour à la table des matières](#)

L'histoire de la guerre en Pologne ne peut pas encore s'écrire.

La plupart de ceux qui ont combattu sont morts, blessés, prisonniers. Les rares fugitifs n'ont vu qu'une faible partie de ce qui se passait dans leur pays. Les semaines d'épouvante se sont déroulées pour eux avec une rapidité vertigineuse. Ils ont été pris dans le tourbillon, emportés pendant un bref moment, mêlés à un combat, à une retraite ; rejetés à nouveau en dehors des lignes, roulés par les flots de la défaite, vers une frontière ou l'autre. Chacun n'a gardé du drame qu'une vision ou deux, très souvent les mêmes, parce que beaucoup ont suivi le même chemin.

La plupart des rescapés, à l'exception des grands chefs, ne se rendaient pas compte, au début, des causes du désastre. Peu à peu, en échangeant leurs impressions, en confrontant leurs récits, ils ont commencé à les entrevoir sommairement. Certains facteurs ont été

évidents dès l'abord ; d'autres sont restés obscurs [10] jusqu'à ce jour. D'ailleurs le but de ces premières pages n'est pas d'esquisser, même dans les grandes lignes, l'histoire de la guerre en Pologne. Il ne s'agit pas non plus de décrire les faits d'armes accomplis ni même de les mentionner brièvement. Il importe surtout de projeter quelques lueurs sur les méthodes de l'agression allemande, en dégagant certains traits du visage de cette guerre : ceux qui révèlent à quel point elle a été différente des autres, plus atroce, plus inhumaine que toutes celles des temps modernes.

Aussi bien, aux officiers de tous grades, aux simples soldats dans les casernes et les camps, on n'a pas demandé : « Qu'avez-vous fait ? » mais simplement : « Qu'avez-vous vu autour de vous ? vu de vos propres yeux ? ». Les réfugiés de Pologne, hommes et femmes, ont raconté leurs souffrances, dans cette guerre où toute la nation, jusqu'aux enfants nouveaux nés, fut exposée aux mêmes périls que les combattants de la ligne de feu.

Ce fut très dur de questionner des gens dont les yeux étaient encore emplis d'épouvante, dont le regard glissait, sans les voir, sur les êtres et les choses. Le courage manquait devant certains d'entre eux : ce tout jeune soldat, à la porte de son dortoir, au camp, s'appuyait au chambranle avec un tel abandon dans son désespoir, qu'il avait l'air brisé et désarticulé d'un pantin. Cette jeune femme, au visage immobile, aux lèvres glacées, comme durcies sur un tremblement réprimé. Aux plus atteints, parmi ceux qui ont laissé leur famille en Pologne, un prêtre a parlé, avec douceur et précaution. Il a consigné leurs récits dans un gros cahier d'écolier, que nous avons vu. En se relisant, il hochait sa tête blanche et dans son regard candide se voyait la douleur d'une confiance en l'humanité, à tout jamais perdue.

Cependant, l'ensemble des notes, des rapports, des impressions recueillies ne donne qu'un tableau incomplet, chaotique, constitué d'éléments livrés par le hasard. Un officier polonais, le commandant Zorawski, a noté dans son agenda la progression, jour par jour, de cette guerre éclair. C'est une suite [11]

de dates, de noms, de faits, volontairement brève et sèche, dépouillée de réactions personnelles. Mais des lambeaux de réalité s'y trouvent accrochés et révèlent par éclairs, toute l'horreur. Nous ne

pouvons mieux faire que de suivre ce schéma, en le complétant d'informations puisées aux meilleures sources.

1er septembre. — *Les troupes allemandes traversent la frontière. Sur le front sud-ouest les Allemands atteignent la ligne Nowy-Targ-Sucha. L'aviation allemande attaque les aérodromes et les nœuds de voies ferrées. Les attaques aériennes ont lieu sur 71 points. Le croiseur Schleswig-Holstein commence à bombarder la Westerplatte.*

Dès le premier jour, trait caractéristique de la guerre : attaques brusques, violentes et multiples à la fois. Dès le début, l'aviation adopte la technique du vol en formation ; trois escadrilles séparées, assez distantes l'une de l'autre, pour survoler le plus grand espace possible dans la zone à bombarder.

2-IX. — *La lutte des troupes de couverture continue. Tout le long de la journée se poursuivent les opérations aériennes, visant surtout les centres de chemins de fer et les lignes de communication. Nombreux dommages aux transports et aux routes.*

L'agression brusque de l'Allemagne a surpris la Pologne en pleine mobilisation. Les conseils de prudence, qui lui ont été prodigués, l'ont empêchée de décréter, quarante-huit heures plus tôt, la mobilisation générale. Des 45 divisions dont le pays pouvait disposer, à peine 35 se trouvent sur pied. Les attaques aériennes sur les trains qui transportaient les troupes, sur les voies d'accès aux centres mobilisateurs, ont déconcerté l'organisation militaire.

L'ennemi ajoute à sa supériorité numérique l'avantage d'une préparation minutieuse, d'un mécanisme dont chaque rouage, huilé longtemps d'avance, s'est déclenché sans le moindre heurt au moment voulu.

[12]

Dès le début, une régularité d'horloge caractérise les opérations aériennes. Les attaques se répètent trois fois par jour : à 7 heures du matin, vers midi, au début de l'après-midi. La population civile se terre,



la vie du pays s'arrête aux heures d'alerte, d'où paralysie économique. À l'effet matériel, s'ajoute l'effet moral. On vit dans l'attente du bombardement, les nerfs tendus. Cette régularité permet aussi à l'ennemi d'économiser ses forces. Pour répandre la terreur, il opère d'abord avec un nombre massif d'avions. Bientôt il obtient le même effet avec neuf avions au lieu de vingt-quatre, puis avec trois au lieu de neuf.

### 3-IX. *L'attaque d'un corps blindé sur Czestochowa.*

Les forces blindées et motorisées ont constitué l'élément massue de la victoire allemande. Depuis longtemps les experts militaires polonais avouaient le défaut de la cuirasse : le manque de chars d'assaut, de troupes motorisées et de défenses antitanks. Les colonnes blindées allemandes, parties en flèche sur différents points du territoire, empruntaient les routes ou les contournaient. Dans cette avance rapide, elles risquaient d'être coupées du gros des troupes ; mais l'abondance de l'équipement mécanique allemand permettait de faire suivre les chars d'assaut par de nombreuses formations de tanks, et ceux-ci par des troupes motorisées chargées d'établir la liaison avec l'avant-garde de l'infanterie. L'agresseur s'est trouvé, d'ailleurs, favorisé par une sécheresse rare en Pologne à pareille date. Les forces blindées pouvaient rouler sur des prés durcis par la chaleur et même suivre le lit des rivières desséchées. Tout le territoire eut à subir les attaques de l'aviation : non seulement les villes ouvertes furent bombardées, mais des villages situés à l'écart et ne comportant pas le moindre objectif militaire.

Douze bombes tombent sur la station climatique d'Iwonicz. L'orphelinat juif de Otwock est complètement détruit ; une panique terrible, s'empare des enfants, huit sont tués, ainsi que quatre surveillants, hommes et femmes ; trente enfants sont grièvement blessés.

[13]

4- IX. — *Prise de Czestochowa. Les troupes polonaises commencent à opérer leur retraite en Haute-Silésie. Des forces blindées se dirigent sur Sieradz. Du côté de la Prusse Orientale, une attaque est déclenchée sur Grudziadz.*

Des bombes explosives et incendiaires atteignent Czestochowa ; le cloître de Jasna Gora n'est pas touché, mais l'autel extérieur de l'église de Notre-Dame et le célèbre calvaire ont été détruits. Dès leur entrée dans la ville, les troupes allemandes ont établi le règne de la terreur, arrêté un grand nombre de Juifs et fusillé plusieurs personnalités juives éminentes. Le lendemain, la radio allemande elle-même explique et commente les représailles de Czestochwa, provoquées, selon le speaker allemand, par le crime d'un « galopin juif de 12 ans qui a tué une estafette allemande ». Les Juifs, disait encore la radio allemande, ont tiré, d'une embuscade, sur les troupes allemandes ; ils incitaient les Polonais « à des actes inhumains » (entmenschte Taten). La nouvelle se répandit rapidement des sévices allemands contre la population juive à Czestochowa. Et la terreur précéda l'avance foudroyante des troupes allemandes.

En Haute-Silésie, les Polonais connurent un spectacle qui devait leur devenir familier par la suite. Des parachutistes allemands, sous le couvert de la nuit, descendirent derrière les lignes polonaises, souvent déguisés en officiers polonais. Ils essayaient de couper les lignes de communication téléphoniques et télégraphiques. Certains d'entre eux étaient munis d'un poste émetteur de radio. Parmi ceux qu'on réussit à capturer, on reconnut des habitants de la région même, des Allemands de nationalité polonaise, qui avaient disparu mystérieusement quelques semaines avant la guerre.

5- IX. — *Bydgoszcz est prise par les Allemands. Des forces blindées arrivent à rompre les lignes de fortification de la Warta devant Sieradz. L'attaque se dirige vers Lodz. Sur le premier front, la division légère atteint Rozan sur la Narew.*

La région est infestée d'espions nazis. Chaque Allemand de [14] race, Polonais de nationalité, est au service du Reich. Une haine sourde couvait. À l'approche des troupes allemandes, elle éclate. Les Allemands affirment qu'on a, à ce moment, réglé leur compte à quelques-uns de ceux qui avaient travaillé pour les nazis. Les représailles allemandes furent terribles. Les SS et les SA s'en chargèrent. Les cadavres jonchent les rues de la ville. Le sang répandu est lavé par des flots de sang ; les comptes sont payés au centuple. Les vrais coupables ont réussi à fuir. Mais de hauts fonctionnaires polonais sont arrêtés comme « complices » : ils attendront six semaines en prison le simulacre d'un procès avant d'être exécutés.

Le même jour, l'aviation allemande bombarde Krzemieniec. Village paisible qui n'offre pas le moindre objectif militaire. Aucune troupe n'y stationne ; il n'y a même pas de caserne. Mais le corps diplomatique venait de s'y réfugier. Le départ s'était fait, pensait-on, à l'insu des Allemands. Mais l'espionnage est trop bien organisé pour que l'ennemi ne soit pas informé aussitôt.

Les divisions allemandes blindées poursuivent leur avance foudroyante.

6-IX. — *La prise de Cracovie, de Nowy Sacz et Kielce par des formations blindées.*

Dans l'après-midi apparaissent, alors qu'on ne s'y attendait pas, des corps blindés allemands, en arrière des troupes polonaises, entre Lodz et Lowicz. En même temps, l'aviation incendie toute cette vaste étendue de pays. La guerre entre dans la phase de destruction totale. Les villages de Lowicz, Zyrardow, Mszczonow brûlent. Les petites agglomérations campagnardes flambent comme des torches. La

population affolée fuit les brasiers. Un des réfugiés raconte : « Les villages étaient des amas de ruines, les cheminées noircies se dressaient vers le ciel. On brûlait même les maisons isolées, au milieu des champs. Nous ne pouvions rien emporter. Les aviateurs allemands tiraient à la mitrailleuse sur les habitants qui tâchaient de sauver quelques [15] hardes. » Un autre confirme : « Avertis par le ciel embrasé, nous partons de bonne heure. Nous marchons sur la route, traversons un petit village miraculeusement épargné. Un avion nous suit. Nous nous abritons les uns dans un fossé, les autres dans un sous-bois. L'avion tourne en rond pour nous repérer. Il semble qu'il nous ait perdus. Soulagés, nous le voyons rebrousser chemin. Il survole le village pour y jeter des bombes et les pauvres bicoques commencent à flamber : Il semble se venger sur le village innocent de nous avoir laissés échapper. »

Ce n'est plus une guerre, c'est une folie de destruction déchaînée. Une cruauté sans but se satisfaisant elle-même. Un officier raconte : « C'est devant Lowicz que j'ai vu un des faits les plus révoltants de cette guerre. Les Allemands, ayant rassemblé toute la population de la ville, la placèrent dans la ligne de tir, véritable mur humain, bouclier contre le feu de l'artillerie. »

Un autre affirme : « Après la prise de Tomaszow Mazowiecki, les Allemands rassemblèrent les habitants sur la place du marché, les firent se coucher par terre, à plat ventre sur le pavé. Interdiction absolue de bouger pendant 15 longues heures. Si quelqu'un remuait ou essayait de se lever, les Allemands tiraient. Le supplice fini, 80 cadavres restèrent sur place. »

#### 7-IX. — *Les colonnes blindées se dirigent vers Varsovie.*

Cette formation blindée, c'est la fameuse brigade Condor, célèbre par ses combats en Espagne, qui avance rapidement sur les derrières de l'infanterie polonaise pour couper Varsovie du côté est. Rien n'a été prévu pour la défense de la capitale. Les habitants s'organisent, décidés à la défendre à tout prix. Étendue dans la plaine, il n'est guère possible de fortifier une pareille place. Mais avec l'énergie du désespoir, toute la population se met à l'œuvre ; des professeurs d'université, des

ouvriers travaillent côte à côte, les femmes manient de lourdes pelles. On élève des barricades qui, par endroits, atteignent la hauteur de deux étages.

Le gouvernement décide de quitter la ville. Des trains d'évacués [16] emportent femmes et enfants. Un de ces trains parti de Varsovie le 7-IX n'arrive que le 10 à destination. Il emmène les familles des fonctionnaires et un petit nombre d'officiers, environ 900 personnes. Il est bombardé 72 fois en cours de route. Un des officiers raconte : « Dès que retentissait le vrombissement des avions, le train s'arrêtait. Les voyageurs, pour la plupart femmes et enfants, se précipitaient vers les portières et se lançaient à travers champs. Dans chaque voiture, un officier a pris sur lui d'organiser la défense passive. Il n'y avait généralement le long de la route qu'un méchant petit bois, n'offrant aucune sécurité. Mais je dirigeais vers ces couverts les femmes et les enfants, au moins le feuillage leur cachait les monstres qui planaient sur eux. Les avions volaient bas, on voyait leurs ombres sur le sol, très nettes par ces jours ensoleillés. Des bombes tombaient, éclataient, le fracas déchirait les oreilles. Une main de femme agrippait mon bras, la main d'une femme très frêle, qui le serrait comme un étau. Dès que la poussière et la fumée se dissipaient, on constatait qu'aucun dégât n'avait été causé ni au train, ni aux personnes. On grimpait de nouveau dans les voitures ; à peine les femmes et les enfants s'étaient-ils calmés un peu que tout recommençait. Parfois les escadrilles se suivaient de très près. J'amenais alors mon groupe plus loin ; on rampait vers un autre bouquet d'arbres, car je craignais qu'on nous eût repérés. Les Boches visaient d'ailleurs d'une façon lamentable. Pas une des bombes n'a atteint son but. Malgré cela les enfants et les femmes exténués commençaient à succomber à la panique. Vers la fin, personne ne voulait plus sortir des wagons. On se couchait sur les planchers ; les femmes tombaient évanouies. Peu importait d'ailleurs au point de vue sécurité. »

8-IX. *Radom et Rzeszoïv sont pris par des détachements blindés. Les colonnes avancées sont devant Varsovie.*

Sur une centaine de kilomètres, les villages et les forêts flam-bent. Les Allemands envahissent une région dont la population est i n grande partie juive. L'épouvante les précède, plus redoutable [17] que les incendies qu'ils allument. Ces conquérants, ivres de destruction, non contents de leur triomphe, cherchent encore des prétextes pour accabler les plus impuissantes parmi leurs victimes. Dès le début de la guerre, depuis le galopin de 12 ans, fusillé pour avoir tiré sur une estafette à Czestoschowa, la radio et la presse répètent la même accusation : « Les Juifs sont les chefs des francs-tireurs en Pologne. » Non contents de cette rébellion « ils forment des gangs organisés pour se livrer au pillage ».

Le chauffeur de Hitler, qui a conduit son maître dans une voiture blindée, entre les doubles haies de soldats, de SS et de SA à travers des villes mortes, où il était interdit de s'approcher des fenêtres, déclare à la radio à son retour que les francs-tireurs sont menés par les Juifs, qui pillent aussi les maisons abandonnées par les Polonais.

Dans le *Stuermer* (Nr. 39 de la fin septembre) un bon nombre de soldats se vantent des pillages commis en Pologne et de leurs propres atrocités. Un nommé E. Koch raconte que, dès l'arrivée, le 7 septembre, des troupes allemandes dans le village de G... la fortune et les biens du riche Juif Larney furent confisqués et distribués. » « La propagande allemande a répandu largement les photographies des exécutions de francs-tireurs juifs ; une légende précise : « Un grand nombre de Juifs en Pologne ont été convaincus d'actes d'hostilité contre les troupes allemandes ; tous les Juifs en pâtiront. » Une autre image représente un groupe de Juifs, entassés dans un camion militaire et conduits vers le lieu de leur exécution pour avoir tiré, de leurs maisons, sur les troupes allemandes » ; une troisième exhibe une douzaine de Juifs orthodoxes, des vieillards à longues barbes, devant un peloton d'exécution, héros pitoyables « suspects d'avoir tiré sur les soldats allemands ». Une nouvelle Judith s'est même révélée en Pologne. Un soldat, dont le nom a la consonance rauque et typiquement nazie de Ueberschaer, en parle dans le *Stuermer* (Nr. 40). « Un de nos officiers a été lâchement assassiné, juste avant l'entrée de nos troupes dans un village juif. Une

jeune fille juive lui tendit d'une main un bouquet de fleurs et de l'autre [18] le tua avec un petit revolver de poche. La Juive a été immédiatement exécutée. J'avais bien dit à mes camarades : « Toute cette canaille juive doit être exterminée. » Il ajoute encore que les soldats allemands sont en train de nettoyer toute la ville de K..., où habitent au moins 80 000 parasites juifs. » Les repré-sailles des nazis consistent à tuer cent pour un : à Lukow, un soldat allemand est tué par un franc-tireur ; on exécute immédiatement 15 Polonais aryens et 30 Juifs.

Le village de Kaluszyn, habité en majorité par les Juifs, est livré aux flammes : les soldats nazis s'amuse à tirer sur les habitants, qui se sauvent de leurs maisons. On trouve parmi les décombres 500 cadavres.

À Pultusk, ils envahissent les maisons juives, arrêtent un homme par famille et l'exécutent. Même les morts ne sont pas à l'abri de leur sadisme. Sur chaque tombe fraîche, ils plantent un crucifix et le couronne d'un chapeau juif.

*9-IX. Des formations allemandes blindées atteignent la Vistule dans le secteur Sandomierz et au sud. Lodz est prise. La bataille, devant Varsovie s'engage. L'artillerie à longue, portée tient le faubourg de Praga sous son feu.*

Environ 50 bombardiers, dans l'après-midi, s'attaquent pendant deux heures au même faubourg, surpeuplé par une population très pauvre. Dans cette matinée de samedi, on a hissé un immense drapeau sur l'hôpital installé dans une caserne. À trois heures et demie, il sert de cible aux bombardiers allemands. 45 personnes sont tuées, hospitalisées ou personnel sanitaire, 60 blessées.

Des bombes incendiaires détruisent la cité jardin de Garwolin, qui ne présente aucun intérêt stratégique. Un réfugié raconte : « Nous marchions ce jour-là sur la route vers Chelm, quand des avions allemands nous rattrapèrent. C'était un exode pitoyable, qui n'avait rien d'une formation militaire. Volant très bas, entre 100 et 150 mètres, ils ont jeté d'abord des bombes légères, puis se sont amusés à nous tirer comme des lapins à la [19] mitrailleuse. De la hauteur où ils se trouvaient, aucune méprise n'était possible. Mais j'ai vu pire encore.

Au milieu d'un pré, éloigné environ de deux kilomètres de la route, un enfant gardait deux chèvres qui broutaient. Un avion allemand fonça vers le pré, lança quelques bombes, fit mine de s'éloigner, puis tourna en rond tout en tirant. Le spectacle était si absurde et si pitoyable que sans penser au risque que je courais, je me suis élancé. Les cadavres du gosse et des chèvres étaient criblés de balles. »

10- IX. — *Les Allemands sont repoussés devant Okecie. Les luttes à Gdgnia et sur la Westerplatte continuent. Puck est pris.*

C'est dimanche. L'angoisse qui étreint les cœurs pousse la foule dans les églises. « À Siedlce, elles sont toutes bondées ce jour-là. Les avions surviennent, ils volent bas, jettent des bombes ; on dirait qu'ils en veulent particulièrement aux églises qui abritent la foule. Pas un lieu saint, dans la ville, qui n'ait été atteint ce dimanche-là. »

Le même jour, un raid aérien a lieu sur Szepietowka ; les avions sont camouflés en avions polonais. Un étranger, professeur au lycée de Krzemieniec, affirme avoir vu de ses propres yeux, un avion allemand abattu peint aux couleurs polonaises, et dont le pilote portait l'uniforme d'officier polonais.

11-IX. — *Fin des combats dans la région de Radom. Des formations blindées traversent la Vistule.*

Des trains roulent à travers les régions non encore envahies de la Pologne. On tâche surtout de soustraire les enfants aux horreurs immédiates de la guerre. Ces trains bondés ont leurs toits peints de grandes croix rouges. « À Komorno, à 50 kilomètres de Lwow, les avions survolent un train qui emporte les enfants évacués de Poznan ; personne d'autre que les surveillants et les petits. Bombes et mitrailleuses entrent en action. Les femmes font ce qu'elles peuvent pour sauver les gosses. 76 enfants sont tués et 40 femmes en les protégeant de leur corps. »



12-IX. — *Varsovie est de nouveau menacée au nord-ouest et au sud-est.*

La résistance de la capitale provoque des attaques multiples. Résistance inattendue d'une ville que rien ne destinait à son rôle de forteresse improvisée. C'est le premier échec de la méthode allemande : tourner la difficulté en cernant par surprise les forces adverses, en les étranglant sans leur livrer combat. Ainsi l'avance en Pologne se poursuit. Przemysl, ancienne grande forteresse autrichienne, point stratégique encore considérable, est sur le chemin des troupes allemandes qui l'évitent. Par contre, une colonne, composée de quatre bataillons d'infanterie, d'une batterie motorisée et de cinq tanks, part en flèche, rasant la frontière hongroise, décrivant un arc de cercle pour couper tout contact entre cette région et l'armée polonaise. La guerre contre la population civile se poursuit, là aussi, au mépris des conventions internationales, les plus anciennes, les plus solidement établies.

Ce jour-là, raconte un officier, le train sanitaire N° 311, qui évacuait les blessés vers Baranowicze, se trouve pris dans un bombardement aérien.

13-IX. — *La lutte devant Varsovie. Osoiviec tombe entre les mains des Allemands.*

Un des principes de cette guerre est de traquer l'illusion de la sécurité jusque dans ses dernières défenses, d'atteindre la vie économique en ses plus faibles pulsations, de bouleverser le pays jusqu'en ses confins.

Un soldat raconte : « Il y avait un marché à Krzemienice. Un vrai marché paysan, où les gens se pressaient ; car il faut vivre et manger, avant que les Allemands aient tout raflé, comme ils le font dans les territoires qu'ils occupent. Les avions passent, on n'y fait pas trop attention. Ils volent suffisamment bas pour voir qu'il n'y a que des civils, beaucoup de femmes et du bétail. Brusquement les mitrailleuses crépitent. On tire dans [21] le tas, on vise exactement la place du marché. Quand ce fut fini, ils étaient tous pêle-mêle, les gens et le bétail, les cadavres et les blessés. On a compté 50 morts. »

14-IX. — *La ville de Gdynia est prise par les Allemands. Oksywce se défend encore.*

M. A. raconte : Le 13 septembre, vers 7 heures du soir, les premières troupes allemandes sont entrées dans Gdynia, s'emparant de la partie ouest de la ville. Bien que les troupes polonaises se fussent repliées vers l'est, les Allemands n'avancèrent plus davantage. Le lendemain, à 6 h. 15, un autre détachement allemand s'aligne devant le commissariat du gouvernement. Le colonel demande à voir le président de la ville. On lui répond qu'il se trouve déjà entre les mains des premières troupes allemandes. « Vous allez livrer au général Elirhardt 100 otages parmi les personnalités les plus marquantes et influentes de la ville, et cela avant une heure. » On lui répond qu'étant donné l'heure matinale, on ne pouvait rassembler les otages dans un laps de temps si court. « Si je n'ai pas 100 otages dans une heure, la ville sera bombardée. L'histoire de Bydgoszcz ne se répétera pas. » En deux heures, environ 90 otages furent requis, le com-missaire reçut l'ordre d'afficher à travers la ville qu'au cas du moindre manquement aux ordres des autorités allemandes, les otages seraient fusillés et la ville bombardée.

Dès leur entrée, les Allemands arrêtaient tous les hommes, entre 17 et 50 ans. Ils les répartirent en groupe de plusieurs milliers, les parquèrent dans les cinémas, les églises ou sur les places en plein air. Ils restèrent les uns pendant 48 heures, les autres pendant 72 heures, sans rien manger, sans même une goutte d'eau. Personne ne pouvait sortir pour satisfaire les besoins naturels, même des églises, qui furent profanées. Un groupe fut aligné juste sous la batterie allemande qui tirait sur Oksywce, d'où on les voyait comme une cible vivante. Un autre groupe fut contraint à une course sur un parcours de deux kilomètres. Les hommes trop vieux ou infirmes étaient poussés en [22] avant à coup de crosse. On fouillait la plupart des gens arrêtés, et l'argent trouvé sur eux était confisqué sans qu'on leur délivrât un reçu.

Après trois jours, la plupart des prisonniers furent relâchés. Le reste employé à différents travaux, amené on ne sait où, interné dans les camps de concentration ou en prison. Les Allemands possédaient les listes exactes des personnages « sus-pects ». Le nombre d'internés se chiffrait, le 11 septembre, à environ 20 000. Les otages qui devaient

être relâchés au moment de l'occupation de la ville, furent retenus en prison jusqu'au 25-IX. Le 16 octobre, 2000 personnes encore se trouvaient internées dans les différents camps à Gdvnia même et les environs.

15-IX. — *Au sud, Przemysl est pris.*

Aussitôt la ville occupée, les troupes allemandes arrêtaient tous les Juifs des classes aisées, les médecins, les avocats, les ingénieurs et les plus riches parmi les commerçants. Les prisonniers, enfermés dans une caserne, puis alignés contre un mur furent passés par les armes. Le jour même où les nazis s'apprêtaient à céder la place aux troupes russes, ils organisèrent encore une rafle à travers les rues, arrêtant chaque passant juif, et, comme le nombre ne leur paraissait pas suffisant, ils envahirent les appartements et fusillèrent sur place les occupants juifs. On estime à 800 personnes les victimes de cette rage nazie de la dernière heure.

D'après le récit des réfugiés qui ont traversé la ville après qu'ici le eût été occupée par les Russes, les autorités soviétiques auraient mené une enquête sur les massacres et consigné les témoignages dans un rapport.

15-IX. — *Au nord, Bialystok est pris. L'attaque sur Brest-Litowsk se dessine. Des troupes motorisées marchent sur Wlodzinnierz Wolynski.*

M. M... a traversé la Pologne pendant que la guerre faisait rage : « Dans mes pérégrinations sur les lignes de feu, j'ai entendu le récit saisissant des exploits d'espions et d'agents allemands, qui se laissaient tomber en parachutes des avions allemands, avec leur moto ou leur bicyclette. On trouvait parfois parmi eux des citoyens polonais de nationalité allemande. Ils parlaient magnifiquement le polonais et, connaissant admirablement la région, se faisaient un jeu de remplir leur mission. À Bialystok, pendant l'attaque aérienne, un avion allemand fut abattu et l'un des pilotes blessés. Questionné, on constata qu'il était originaire de Bialystok, où il avait fait ses études secondaires. Il avait

poursuivi en Allemagne ses études supérieures et fréquenté en même temps l'école d'aviation ; dès la guerre, il fut désigné pour bombarder sa ville natale.

Pendant ma randonnée, je suis resté quelques jours de l'autre côté du Bug, à Biala Podlaska. J'assistai ainsi à l'arrestation de plusieurs espions. Chez le commandant de l'organisation militaire polonaise, transformée en brigade de contre-espionnage, se présentèrent plusieurs jeunes gens offrant leurs services. Ils parlaient parfaitement le polonais, se déclaraient Polonais pur sang et présentaient des attestations délivrées par la même organisation à Wolkowysko. On les engagea. Mais le commandant de Biala se mit en rapport avec la place de Wolkowysko et apprit que les documents étaient faux. On dépêcha une patrouille en ville afin de les rechercher. Après les avoir arrêtés, on découvrit qu'on avait affaire à des Allemands habitant la région. Le champ d'action de ces espions était très vaste. Non seulement des hommes descendaient en parachute, mais aussi des femmes, déguisées en paysannes polonaises. »

16-IX. – *Combats devant Brest-Litowsk. Varsovie est cernée. Les Allemands somment la ville de capituler. Leur sommation reste sans réponse.*

Les Allemands livrent à la capitale une lutte sans merci. Les aviateurs allemands établissent une garde vigilante qui ne se borne pas aux défenseurs militaires de la ville. Un réfugié de [24] Varsovie raconte : « Les Allemands tiraient des avions sur les pauvres gens des faubourgs qui cherchaient des pommes de terre ou des betteraves dans leurs champs. On a trouvé à Czerniakow et à Wola des tas de cadavres noircis de femmes et d'enfants. »

17- IX. — *L'avance des Allemands s'arrête sur la ligne Zaporow près de Lwow, Wlodzimierz, Brest-Litowsk, Bialystok. La résistance polonaise est renforcée. L'entrée des troupes soviétiques.*

Au moment où l'armée polonaise semble consolider sa position sur une ligne stratégique, l'arrière du pays est envahi par les réfugiés des régions occupées par les Allemands. Les habitants des villes et villages bombardés ou incendiés sont partis en quête d'un autre gîte. Devant la terreur nazie, des centaines de milliers de Juifs ont fui, saisis de panique, ne songeant même pas à emporter des vêtements ou des vivres. Un diplomate d'Amérique du Sud a traversé ces régions et décrit l'exode pitoyable. Beaucoup des réfugiés ont été blessés dans les bombardements. Ils campent dans les forêts, cachés comme des bêtes traquées ; les visions d'épouvante hantent les yeux des femmes ; le vrombissement des moteurs déclenche des crises de nerfs chez les enfants. Ils n'osent plus prendre un train pour aller plus loin. Tous les trains d'évacuation sont bombardés systématiquement. Ce diplomate a vu des wagons éventrés, réduits à des amas de ferraille. Il a vu aussi le long de la ligne de chemin de fer des cadavres de vieillards, de femmes et d'enfants.

18- IX. — *Combats devant Kutno, Varsovie, Modlin, ainsi qu'à Gdynia.*

Le sort en est jeté. Varsovie se défendra encore pendant dix jours. Mais cette dernière page, qui ajoute à la gloire de la nation polonaise, dépasse l'objet de cet écrit.

[25]

Quelques dates jalonnent le dénouement tragique de la guerre.

Dans l'agenda du commandant Zorawski, les phrases s'alignent courtes et répétées comme un glas funèbre.

19- IX. — *Oksywce tombe entre les mains des Allemands. Combats devant Kutno, Varsovie et Modlin.*

20- IX. — *Combats au Hel, devant Kutno, Varsovie, Modlin, ainsi qu'en Galicie orientale.*

22- IX. — *Les Allemands arrivent à interrompre les communications entre Varsovie et Modlin. Fin de la bataille devant Kutno.*

23- IX. — *Combats aux environs de Varsovie et de Modlin.*

24- IX. — *Une grande attaque aérienne sur Varsovie dure toute une journée. Environ 500 foyers d'incendie s'allument dans la ville. Des bombes explosives font d'énormes dégâts.*

25- IX. — *L'assaut sur Varsovie. Combats au sud du San.*

26- IX. — *Attaques aériennes sur Modlin. D'autres assauts sur Varsovie. Les négociations se poursuivent, pour la capitulation de la ville.*

27- IX. — *Capitulation de Varsovie.*

La résistance spontanée, sublime de Varsovie est admirée du monde entier. Le conquérant pourrait se montrer sinon clément du moins humain envers des vaincus dignes du respect et de la pitié du plus féroce adversaire.

70 000 prisonniers de guerre de la garnison de Varsovie sont rassemblés dans les vastes plaines de Czernsk. Ils restent onze jours sans abri. La pluie, — qui tombe enfin, mais trop tard, — est mêlée à la neige. Ils sont à peine nourris, on leur refuse même de l'eau, dont ils étaient depuis si longtemps privés. Beaucoup d'entre eux meurent de froid et d'épuisement. 5000 prisonniers de guerre parmi les défenseurs de Varsovie subissent le même sort sur les prés de Baniocza.

[26]

28-IX. — *Capitulation de Modlin.*

Quand les troupes allemandes entrent dans la forteresse de Modlin ils fusillent — entre autres — 22 infirmières juives, qui meurent alignées contre un mur, sous le feu de peloton.

Tout le pays est désormais conquis. Un commandant polonais le traverse quelques jours plus tard, il avait combattu dans le groupe du général Kléberg et avait été fait prisonnier par les bolcheviks. Il a réussi à s'échapper et s'en va à pied à travers presque toute la Pologne, retrouver sa famille en Poméranie. Né à Vienne, comme le démontre son passeport, il parle parfaitement l'allemand ; on le prend aisément pour un « Allemand de race ». Il traverse Varsovie, Lodz, réussit à pas-ser chez lui par Torun et Bydgoszcz, cherche sa femme et ses enfants dans les villages proches de celui de sa famille ; un voiturier lui apprend que sa femme a été fusillée pendant la fuite. Il refait le même chemin que la malheureuse, et retrouve jusqu'à la voiture paysanne qui l'a transportée. Deux dames l'avaient accompagnée et une domestique. Entre les planches de la voiture, se trouve encore coincé un soulier de femme, qu'il reconnaît trop bien.

Les paysans des environs se rappellent l'événement tragique. C'était le 19 septembre au matin. Les quatre femmes, seules dans la voiture, croisèrent un tank allemand. Il s'arrêta à vingt pas environ, et se mit à tirer. Trois des malheureuses furent tuées sur le coup. Seule la femme de l'officier vivait encore. Américaine de naissance, elle parlait peu le polonais. Grièvement blessée, elle implorait secours en anglais. Les Allemands s'approchèrent, jetèrent un coup d'œil et repartirent.

Elle resta là tout le jour, perdant son sang, évanouie sur les cadavres. Le soir, une automobile allemande qui passait l'avait transportée au prochain village. Les soldats du tank s'étaient déjà vantés d'avoir blessé un officier anglais, déguisé en femme, et de l'avoir laissé crever dans les champs. Morte la nuit même, on l'avait enterrée dans la fosse commune. Son mari obtint la permission de l'exhumer et de l'ensevelir dans une tombe séparée. [27] Il a gardé l'alliance — un pauvre cercle d'or tordu par les balles. Il a gardé aussi le permis allemand de déterrer le cadavre de sa femme de la fosse commune. Ses yeux ne tressaillent

plus au souvenir de l'épouvante ; ils paraissent violés pour toujours par l'horreur et ses cheveux sont tout blancs autour de son jeune visage. Il raconte encore qu'il a parcouru la route de Lowiez. Des deux côtés de la chaussée s'alignent les tombes des Polonais et des Allemands. Les casques d'acier polonais et les casques d'acier allemands voisinent. Mais le bord de la route est aussi jalonné des pauvres croix de bois, sous lesquelles reposent les misérables civils qui fuyaient, bétail impitoyablement traqué. Sur ces routes de la mort, un flot de voitures circule jour et nuit parmi les files de piétons. Des grandes villes bombardées, les citadins fuient, cherchant un refuge dans la campagne dévastée ; ils croisent sur la route des paysans, dont les villages ont brûlé, et qui s'en vont vers d'autres villages, qu'ils espèrent épargnés par l'envahisseur. D'où qu'ils viennent, ils ont tous le même regard vague et le même geste machinal, né de l'habitude, pour calmer les enfants qui pleurent ; une main sur leurs yeux, pour écarter les images d'horreur. De l'ouest à l'est, sous un ciel de plomb, sous une pluie inexorable, des foules se déplacent dans la recherche folle du salut. Elles trouvent partout d'autres foules désespérées qui s'en vont aussi, quelque part, plus loin. Elles rebroussent alors chemin, ou s'arrêtent n'importe où.

Même à travers la presse allemande apparaît l'affreuse détresse d'un peuple écrasé. Les journalistes nazis qui ont parcouru la Pologne dans le sillon des vainqueurs notent : « Un tiers ou même la moitié de la population polonaise se trouva en marche sur les routes. » Un tiers ou la moitié du peuple polonais fuit la rage du vainqueur, qui ne pardonne pas à sa victime d'avoir survécu à la conquête.

[28]



[29]

**Les atrocités allemandes en Pologne.**  
*Témoignages et documents.*

## Chapitre II

---

# L'EXTERMINATION DES VAINCUS

« 2° Pacification de l'ensemble du territoire en vue d'y assurer un ordre et une tranquillité durables. »

(Adolf Hitler, Reichstag, 6-X 1939.)

« Ou peut-être... peut-être aime-t-il le sang, a-t-il tout à coup la soif, et le besoin de l'ensanglantement. »

(Carl Burckhardt, *Paris-Soir*, 2-XI 1939.)

[Retour à la table des matières](#)

L'attaché militaire d'une puissance neutre, qui avait quitté Varsovie le 21 septembre, en même temps que tout le corps diplomatique et les journalistes étrangers, obtint des autorités allemandes la permission d'y retourner après l'occupation. La ville était méconnaissable. « L'histoire contemporaine, dit-il, n'offre aucun exemple d'un semblable anéantissement. Même pendant la guerre d'Espagne, après des mois de siège et de bombardement, les villes ne présentaient point ce tableau de dévastation. »

Deux personnes, dont l'une quitta Varsovie le 12 octobre, c'est-à-dire quinze jours après l'occupation, et l'autre le 29 octobre, se sont efforcées, chacune de leur côté, de dresser, quartier par quartier et presque rue par rue, un bilan des maisons démolies — totalement ou en

partie — tant par les bombes que par les incendies. « Je ne parle que du centre de la ville, dit M. Z., des rues et des maisons que j'ai vues de mes propres yeux. Les communications sont si difficiles, qu'on ne va que là où l'on est forcé d'aller. »

[30]

L'artère principale de la ville est en ruines, sur une longueur de trois kilomètres. Plusieurs grands bâtiments publics sont complètement détruits, la Diète a été la proie des flammes. Les ambassades et les légations étrangères n'ont pas été épargnées : la nonciature a été atteinte aux étages supérieurs ; l'ambassade d'Allemagne a brûlé ; l'ambassade britannique est fort endommagée, son aile gauche détruite. L'ambassade du Japon a été ravagée par les flammes ; l'ambassade de Roumanie très éprouvée, ainsi que la légation tchèque ; la légation de Hongrie éventrée jusqu'aux caves. Par contre, les légations, belge, suisse et bulgare, ont à peine souffert, et la légation de Grèce reste le seul immeuble intact, au centre la ville.

La Bourse a brûlé, jusqu'aux fondations. L'église de Sainte-Croix également ; il n'en reste que la façade. Quantité d'autres églises ont subi de graves dommages.

La gare centrale et une grande partie des maisons avoisinantes ne forment plus qu'un amas de ruines ; « une odeur de cadavres y plane encore. »

Certaines artères, comme le Nowy Swiat, sont bouleversées « au point qu'on ne distingue plus le tracé des rues transversales. » M. X. constate qu'environ 80 % des maisons sont détruites ou endommagées, au point de ne plus paraître habitables. Par ailleurs, un haut fonctionnaire neutre, de passage à Varsovie, précise que 42% des habitations sont complètement en ruines, 28% ont subi de tels ravages, qu'elles ne peuvent plus être réparées, 30% seulement demeurent logeables.

On exagère les récits de la destruction de Varsovie, affirme par contre la Essener National Zeitung : « Il n'y a que 25 % de maisons démolies. » Mais le Ullmer Tageblatt du 19 décembre tient à rectifier cette évaluation trop modeste, et la description qu'il fait de Varsovie en ruines confirme les récits de témoins oculaires neutres ou polonais. La

satisfaction du journaliste nazi se manifeste jusque dans le titre qu'il donne à son tableau de la ville martyre : « L'aigle blanc est brisé. »

Un bombardement intense n'eût pas seul causé d'aussi effroyables dégâts. « Dès les premiers jours du siège, précise [31]

un officier polonais, les Allemands coupèrent les conduites d'eau, d'où impossibilité de combattre les incendies qui se propagèrent. Le manque d'eau et de sable condamnèrent la population à assister impuissante au désastre. De grands pans de murs calcinés, noirs et lézardés, se dressaient vers le ciel, gigantesques squelettes criant vengeance. La saison des pluies venue, ils s'écroulèrent, ensevelissant parfois quelques passants sous leurs décombres. Ce ne fut qu'après deux semaines d'occupation que les Allemands s'inquiétèrent de faire sauter à la dynamite les ruines les plus menaçantes. »

« Il faudra démolir complètement des centaines d'immeubles afin d'éviter des catastrophes », explique le diplomate neutre », et il ajoute : « On retire des décombres des cadavres absolument méconnaissables. Il n'est pas possible d'évaluer actuellement le nombre définitif des victimes ; en tous cas, il faut s'attendre à 30 ou 40 000. »

« Rue Koszykowa, une bombe de 500 kilos détruisit une maison de plusieurs étages, ensevelissant 60 personnes : il en fut de même au N° 12 de la rue Chopin... »

« La ville, au moment où les Allemands y pénétrèrent, dit M. X., présentait plutôt l'aspect d'un cimetière que d'une capitale vivante : depuis des jours il n'y avait plus ni lumière ni eau. L'air était empesté par la puanteur des cadavres en décomposition, cadavres d'hommes et d'animaux, abandonnés dans les rues. »

On commença par enterrer les morts. Le diplomate neutre, revenu pendant l'occupation, note encore : « Tous les terrains d'agrément ont été transformés en cimetières provisoires ; on trouve dans tous les jardins publics des tombes de soldats et de civils, victimes des bombardements et de l'épidémie. Partout, sur les places, on aperçoit des croix de bois devant lesquelles hommes et femmes désespérés s'agenouillent et prient. On rencontre même, devant ces tombes improvisées, des officiers allemands, qui ont peine à dissimuler leur émotion. »

Et le dernier en date des réfugiés de Varsovie répète, lugubre [32] leitmotiv, tout au long de son récit : « On sent encore l'odeur des cadavres. »

Mais Varsovie qui soutint le siège et le bombardement n'est cependant pas la seule ville saccagée. On assure que les Allemands, donnant libre cours à cet humour germanique cultivé par les nazis, ont dressé sur les ruines de la ville de Siedlce, complètement rasée, cet éloquent écriteau : « Ici fut Siedlce ». (Hier stand Siedlce.)

Ils auraient pu planter le même sur les villes et villages, dont un témoin note brièvement qu'« ils ont cessé d'exister » : Baclawice, Pinczow, Krzepice, Klobucko. L'important embranchement ferroviaire de Trzebinia est également anéanti. En outre, au nombre des villes particulièrement éprouvées, on cite : Badomsko, Skala, près de Cracovie, Skierniewicz Miechow et Tarnobrzeg. Presque tous les villages entre Cracovie et Przemysl ont brûlé. La grande sucrerie de Przeworsk a été la proie des flammes. Oswie Osaréam est très atteint aussi.

Le témoin quitta Varsovie en auto le 29 octobre et poursuit ainsi son récit : « Jusqu'à Cracovie, l'aspect de la route dépassait tout ce que nous avons vu de plus terrible en fait de destruction. La chaussée elle-même était en bon état ; mais, depuis la place Narutowicz à Varsovie, jusqu'au village de Bialobnegi, sur les bords de la Pilica, où quelques maisons étaient encore debout, nous n'en vîmes ni dans les villes, ni dans les hameaux, une seule qui ait été épargnée par les flammes. De Bialobnegi, à Badoin, même dévastation ; le faubourg nord de Radom a brûlé, et le centre de la ville est fort endommagé. De là jusqu'à Kielce inclus, même désolation. Mais, une fois hors de Kielce, le pays n'offre plus de traces de ravages. »

La route était sillonnée dans les deux sens par une multitude de voitures à chevaux, par une foule de piétons, d'autos, de motocyclettes et de pièces d'artillerie légère allemande. Sur les bas côtés s'entassaient des centaines, peut-être des milliers de véhicules de toute espèce, sans roues ni coussins et des amas de ferrailles. On comptait aussi beaucoup de tanks, polonais pour la plupart, mais aussi des Allemands, abandonnés avec des cadavres [33] récents de chevaux. D'ailleurs, les chevaux croisés en chemin étaient dans un état d'épuisement total. »

Dans ce paysage désolé, le vainqueur se promène en triomphe : « Nous ne vîmes pas de cavalerie allemande, tous les régiments étant motorisés. L'équipement des soldats allemands frappait par sa splendeur. Les motocyclistes avaient jusqu'à trois manteaux, pour se protéger du froid, de la pluie, et camou-flés par un invraisemblable bariolage de rayures brunes et vertes. Nous n'avons pas rencontré un seul soldat allemand à pied ; tous circulaient en auto. »

La ligne télégraphique qui longe la route Varsovie-Radom-Kielce est détruite, et les fils arrachés pendent, lamentables festons, à leurs supports branlants.

Cette destruction systématique de toute une région alors que d'autres demeuraient intactes, n'est pas le fait d'une aveugle fureur guerrière ou du hasard. Les départements frontaliers, les provinces, jadis sous la domination allemande ont été épargnés. Un voyageur qui traversait récemment la Haute-Silésie polonaise n'a remarqué aucune trace de la guerre. Les cheminées d'usines fument, les villes industrielles paraissent en pleine activité.

Apparemment, l'ordre a été donné d'épargner certaines régions, dans un dessein mystérieux. C'est ainsi que la radio allemande proclame triomphalement que Poznan n'a subi aucun dommage ; et tous les témoignages concordent sur le traitement exceptionnel réservé à ces provinces destinées à servir de « terre de colonisation » aux minorités allemandes rapatriées.

À quelques exceptions près, les ravages de la guerre semblent avoir été limités à ce que Hitler appelle aujourd'hui le Reststaat polonais.

\*  
\* \*

La guerre proprement dite ayant pris fin, l'œuvre de destruction se poursuit sous l'occupation allemande. Destruction matérielle, par la misère et la spoliation. Au moment où Varsovie [34] capitule, le pain manque déjà ; l'eau également, qu'il faut aller chercher dans la Vistule. L'approvisionnement est très difficile. Les troupes allemandes commencent par distribuer du pain et de la soupe. De longues files d'affamés se forment devant les cuisines militaires ; et les Allemands ne manquent pas d'installer des appareils de prise de vues. « On a filmé,

dit M. Y., des scènes de distribution de pain. On forçait les gens à sourire afin de recommencer plusieurs fois ces prises de vues. »

L'humour nazi s'exerce encore devant ce spectacle tragique. Ironisant sur la détresse actuelle, on rappelle aux Polonais leur orgueil national de jadis. Voici une scène dont M. Y. a été le témoin : « Au cours d'une distribution de soupe dans les allées Ujardowski, les Allemands obligent les gens à dire à haute voix, avant de recevoir leur ration : « Nous sommes forts, unis et prêts » — slogan favori de l'ancienne propagande polonaise. Quelques-uns s'y refusent... Les Allemands ont présenté au Conseil municipal, pour ces distributions soi-disant gratuites de pain et de soupe, une note de plusieurs millions. »

D'ailleurs, cette générosité qui s'exerce aux dépens d'autrui est une des caractéristiques de système d'occupation allemande. Selon Mme N., arrivée récemment à Varsovie : « ... Souvent des soldats allemands, passant dans les rues, avisent parmi la foule qui stationne des femmes juives vêtues de manteaux de fourrure ; ils les leur enlèvent de force, pour les distribuer à d'autres femmes dont l'aspect est plus misérable. »

Leurs interventions ne se bornent pas à ce genre de plaisanteries. « Dès que parmi la foule ils aperçoivent un Juif, les soldats se jettent sur lui et le frappent jusqu'à ce qu'il s'affaisse mort. Les mêmes scènes se déroulèrent au milieu de la foule qui allait chercher de l'eau à la Vistule. » En ce qui concerne le pillage, voici quelques détails rapportés par le diplomate neutre : « Après l'entrée des troupes allemandes, Varsovie fut, pendant une demi-journée, livrée au pillage des soldats. Ils envahirent de nombreuses maisons particulières, raflant les provisions, couvertures, vêtements, emportant jusqu'à des sommiers. L'un des habitants se plaignant à un officier d'aspect plus abordable [35] et humain, celui-ci se fâcha et d'un ton menaçant : « Oseriez-vous prétendre que les soldats allemands volent ? » (Wollen Sie vielleicht sagen, dass deutsche Soldaten stehlen ?).

La Essener National Zeitung du 1er novembre confirme la nouvelle de ces razzias dans les habitations particulières. Mais à l'en croire, on y cherchait : 1° des armes ; « quiconque porte ou cache des armes sera fusillé » ; 2° les objets provenant d'équipements militaires ; 3° des provisions alimentaires et vestimentaires ; et 4° ... des criminels en fuite.

Il va sans dire que tout acte de résistance est aussitôt châtié. « Tous les jours, dit M. Y., on voit apparaître sur les murs de Varsovie de nouvelles affiches (Bekanntmachungen) imprimées en deux langues, informant la population des dispositions prises par les Allemands, et donnant surtout les noms de personnes soit fusillées pour avoir caché des armes, soit jetées en prison pour offense à l'armée et à la nation allemandes ; on relève les noms de très nombreux juifs. »

Cette violence arbitraire s'exerce dans toutes les villes de Pologne, nous dit M. X., venant de Lodz :

« Les habitants et principalement les juifs reçurent l'ordre d'évacuer leurs appartements dans un délai de trois heures. (Indrei Stunden heraus !) Ils ne purent rien emporter de plus que le contenu de deux valises. Quant aux juifs, ils n'avaient droit pour toute fortune qu'à 2000 zlotys au maximum. Lorsque ces malheureux demandaient où ils pouvaient se rendre et ce qu'ils devaient faire, on leur répondait : « Il y a bien assez de place dans la Vistule ! » (Genug Platz in der Weichsel !)

De toutes les villes de Pologne parviennent les mêmes lamentables récits de réquisitions, de pillage, et de razzias. A Zloty Potok, le palais du comte Raczynski a été pillé sans merci.

D'après un journaliste qui parvint à s'échapper de Varsovie le 1er novembre, voici quelques noms de villes et de villages d'où la population juive fut expulsée dans un délai... d'une demi-heure : Mlawa, Przasnysz, Krasnosielsk, Rozany, Ostrow, Mazowiecki, Wyszok, Wyszogrod, Stoczek, Ostroleka, Pultusk. Cracovie, qui se dresse encore intacte dans une [36] zone dévastée, Cracovie dont les Allemands s'annexent le passé et les monuments historiques, comme preuve du rayonnement de la culture médiévale germanique, sert aujourd'hui de refuge aux évacués allemands. M. X... y passa récemment : « Des rues entières viennent d'être évacuées pour faire place aux réfugiés allemands « de Rhénanie ». Le 30 octobre, les habitants de la rue Slowacki et des rues avoisinantes furent expulsés en quelques heures. Les Allemands résideront dans les plus beaux quartiers de la ville, tandis qu'à côté du ghetto juif, on verra se créer un ghetto polonais. »

Ainsi, ce que la guerre, le siège, le bombardement et les flammes n'ont pu détruire, le conquérant l'achève dans son œuvre de

« pacification ». Quelques maisons ont-elles été épargnées ? On en expulse l'habitant au profit du vainqueur.

Et dans l'hiver glacial, errent des centaines de milliers de sans-abri. Même ceux qui ont encore un toit souffrent des rigueurs du froid. Il n'y a pas une seule maison à Varsovie qui ait encore ses vitres. Les Allemands ont réquisitionné tous les stocks de verre pour leurs habitations et leurs bureaux. Depuis des semaines, les journaux nazis annoncent, comme un grand geste humanitaire, une expédition de vitres d'Allemagne. Mais, ces derniers jours, on payait encore 40 zlotys (200 francs) pour un morceau de verre détaché du cadre d'un tableau. »

Il en va de même pour le charbon. Les files de gens attendant la distribution de charbon sont au moins aussi longues que celles qui stationnent devant les cuisines militaires. « On ne délivre d'ailleurs que dix kilos de charbon par tête, au prix de 120 zlotys la tonne. La pénurie de combustible oblige la population à ramasser des débris de bois dans les décombres et à démolir les meubles pour se chauffer ».

La faim s'ajoute au froid. Un étranger de passage à Varsovie entre le 21 et le 23 octobre note « que dans le domaine de l'approvisionnement les autorités allemandes pratiquent, de propos délibéré, la politique de non-intervention. Elles s'efforcent de convaincre la population que la pénurie de vivres et l'invraisemblable hausse des prix sont uniquement imputables [37] aux spéculateurs juifs. Les affamés qui pendant des heures piétinent pas à pas sur un parcours d'un kilomètre, reçoivent un pain qui rappelle celui de 1918, mais avec des débris de maçonnerie en plus ». On constate également que les pommes de terre sont rarissimes et d'un prix fort élevé : on les payait, à la fin d'octobre, 70 à 75 groszy le kilo, sur la place Trzech-Krzyz. Après la capitulation de Varsovie, et pendant quelques jours, on put encore se procurer — à prix d'or — de la viande et de la volaille ; mais quinze jours plus tard, ces vivres disparurent du marché, les autorités allemandes ayant sans doute tenté de normaliser les prix. Le lait étant rare et cher, on s'explique la mortalité infantile exceptionnellement élevée, même dans les familles les plus aisées. Il est fort difficile aussi de se procurer du beurre. Presque plus de sucre non plus. On le vend, non pas au poids, mais au morceau, à 10 ou 15 groszy pièce. Le sel, pratiquement introuvable, coûte 4 zl le kilo.



Si les magasins de tabac sont fermés, en revanche on vend, dans toutes les rues, au prix de 3 à 4 zl la boîte, des cigarettes provenant du pillage. Quant aux allumettes, si par chance on en trouve, on les paie 30 gr. la boîte. Sur le marché qui s'est récemment établi aux abords de la place Kryzy, une bobine de fil a atteint le prix de 5 zlotys.

Les paysans des environs de Lodz qui arrivent en ville avec des provisions n'acceptent pas d'argent en échange ; ils demandent du sucre, des allumettes ou des vêtements.

Suivant M. Y., on n'a pas encore institué à Cracovie, de système de cartes d'alimentation : « Les prix sont normaux... mais à ces prix on ne peut littéralement rien se procurer. Le tabac fait complètement défaut. »

Tandis que la viande, à Varsovie, coûte 4,50 6 ou 8 zloty, selon qu'il s'agit de bœuf ou de porc, que le beurre coûte 14 à 16 zloty, les Allemands n'autorisent pas les Polonais aryens à prélever sur leur compte en banque plus de 50 zlotys par semaine. Quant aux juifs, ils doivent se contenter de 25 zl.

Et cette foule de Varsovie qui a froid, qui a faim, erre péniblement [38] par les rues, trébuchant sur les trous d'obus... Les décombres jonchent les trottoirs. La ville n'a pas été nettoyée depuis deux mois ; et comme, pendant tout le mois d'octobre il n'a pas cessé de pleuvoir et de neiger, il est facile d'imaginer combien la circulation est pénible. Cette difficulté s'accroît du fait qu'une quantité d'autos et de motocyclettes allemandes ne sillonnent les rues principales qu'à vive allure. Les briques et les pierres qui se détachent des maisons, l'insouciance des chauffeurs causent tous les jours des accidents. De temps en temps, on voit dans les rues des cadavres de chevaux, morts d'épuisement. Aussitôt qu'un cheval tombe, une foule s'affaire autour de lui comme si elle voyait quelque chose d'infiniment précieux.

Affamée, terrorisée, grelottante de froid, cette population est une proie facile pour la maladie. On compte à Varsovie de nombreux cas de fièvre typhoïde, dûs à la contamination les médecins redoutent pour le printemps une épidémie de choléra et de typhus exanthématique. L'état sanitaire de la ville est effroyable. Les hôpitaux sont en partie détruits ; on manque d'eau, de lumière, même du matériel le plus primitif ; on arrache les rideaux pour faire des pansements. La situation de Varsovie à ce point de vue est si déplorable, que les autorités mili-taires ont fait appel à des médecins et à des infirmières de race juive. Mais juifs ou

aryens, les médecins s'exposent aux brimades et aux violences de la soldatesque allemande, et travaillent au péril de leur vie. Un médecin, appelé chez un mourant passé sept heures du soir, heure après laquelle il est interdit à la population de circuler, s'entend interpellé par un soldat. Avant qu'il ait pu s'expliquer dans son allemand hésitant, le soldat tire et l'abat sur le pavé.

« La foule de Varsovie a un aspect terrible, dit un autre témoin. Tous sont maigres, vieillis de dix ans, malades. »

Les autorités allemandes ne font rien pour atténuer ces misères. Elles engagent au contraire la population à quitter la ville. Dans le *Noivy Kuryer Warszawski*, le journal polonais rédigé par les nazis, on lit, à la date du 19 septembre et sous la [39] signature du commissaire du Reich, docteur Otto, l'appel suivant : « En vue de la saison avancée, les maisons endommagées par les opérations militaires ne pourront être réparées ni rendues habitables avant l'hiver. L'approvisionnement de la population sera plus facile à la campagne qu'en ville. On engage ceux qui ont des parents à la campagne et dans les environs de Varsovie à se rendre pour la durée de l'hiver dans leur famille ou chez des amis. »

À la faim, au froid, à la misère, s'ajoute pour chacun l'incertitude quant au sort des siens ; la dispersion des familles, le manque de toute communication avec le monde extérieur. On a recours à des moyens primitifs pour rompre le grand silence. « Les murs en ruines, les palissades sont couverts d'annonces, où une main anxieuse a tracé le nom de la personne recherchée. On demande des nouvelles, on veut en faire parvenir, on cherche des voyageurs, qui se rendent à tel ou tel endroit, on promet des récompenses pour qui retrouvera des parents ou des enfants. »

Cette dispersion des enfants a souvent été volontairement causée par les nazis ; le Comité d'émigration à Washington a reçu les détails suivants : « Des milliers d'enfants juifs de Varsovie ont été arrachés par les nazis des colonies de vacances ou des pensionnats. Ce sont pour la plupart des enfants encore si petits, qu'ils ne se rappellent même pas leurs noms. Une partie provient des orphelinats, d'autres ont perdu leurs parents au cours de la guerre, d'autres encore ont leur père dans un camp de concentration. Ces enfants ont été embarqués dans des trains et dirigés vers les pays neutres. On leur a pendu au cou une pancarte avec un nom, pour la plupart pris au hasard, et on leur a dit qu'ils

allaient retrouver leur famille. À la frontière, on les a débarqués simplement et abandonnés à leur sort. La Croix-Rouge a organisé un comité de secours pour les enfants abandonnés de Varsovie. Quand on a voulu les rapatrier, les Allemands ont déclaré qu'ils ne savaient pas d'où ces enfants venaient. »

Sur la ville morte, sur la foule épuisée, minée par l'angoisse, [40] la terreur s'appesantit. Des arrestations en masse ont eu lieu lors de l'occupation. Le moindre soupçon conduit à la prison. C'est le règne de la délation. Des agents nazis se procurent des adresses au petit bonheur. Ils vont chez les incriminés, affirment qu'ils ont été dénoncés par tel ou tel, espérant que l'accusé, indigné, laissera échapper un nom à son tour.

La méfiance corrosive ne mord pas encore, la solidarité se fait plus étroite entre les victimes ; mais l'atmosphère est comme empoisonnée. On ne cesse de perquisitionner. On fait la chasse aux armes, aux appareils de radio, dont seuls les Allemands ont le droit de se servir. La vie humaine ne compte pas. Un témoin cite : « Le commerçant juif Samson Luksemburg a été fusillé, parce qu'on a trouvé chez lui, au cours d'une perquisition, quelques balles de revolver dans le tiroir de son bureau, provenant d'un revolver qu'il avait déjà remis aux nazis selon les instructions. » Si terrible que soit le présent, on s'attend à un avenir pire encore, car Varsovie n'est que sous l'autorité militaire et non pas sous celle de la Gestapo.

M. X..., fuyant de Varsovie, est passé par Cracovie ; il affirme : « Les habitants de Cracovie se trouvent dans un état de dépression plus grande encore qu'à Varsovie, si toutefois c'est possible. Ceci provient de ce qu'à Cracovie on a complètement écarté la police polonaise et que tout, même la circulation, est réglé par la police allemande. » Le Voelkischer Beobachter du 16 novembre constate avec joie, « que de toutes les villes polonaises, Cracovie est celle qui a le caractère allemand le plus accentué... » Le Wawel, redevenu un « Burg » allemand, n'est-il pas construit dans pur style germanique ?...

Le gouverneur, docteur Frank, qui entra le 7 octobre dans la ville, a été plus honnête envers le passé polonais : « C'est un moment d'une rare grandeur historique, de voir sur ce château, qui fut si longtemps la forteresse de la résistance anti-allemande et pendant de longs siècles le symbole de la lutte contre le germanisme, flotter aujourd'hui le drapeau à la croix gammée ; tandis qu'à l'intérieur s'installe l'esprit de la croix

gammée. » [41] Il a été de la même franchise brutale au sujet du présent : « Nous ne sommes pas venus dans ce pays en conquérants aveuglés par la fureur, mais en garants d'une œuvre germaniquement ordonnée et germaniquement exécutée. Qui résiste à ce travail créateur, reconstitutif de notre Reich est perdu. » (Frankfurt. Zeitung, 9 novembre.)

Perdu d'avance était le personnel enseignant de l'Université de Cracovie qu'on invita à assister au complet à une conférence d'un orateur nazi. Mais à sa place parut seulement un SA jeune et insolent qui déclara aux professeurs, aux maîtres de conférence, aux assistants qu'ils étaient arrêtés. Les professeurs femmes purent quitter la salle — « Weiter heraus ! » cria le SA poliment. Le reste du personnel enseignant — presque 200 hommes — était déjà attendu par de grands camions devant la porte. On y embarqua, avec force coups et insultes, des savants à la renommée universelle, des vieillards respectables, dont certains avaient dépassé soixante-dix ans. Enfermés dans des casernes glacées et vides, ils passèrent la nuit, couchés à même le sol, avant d'être déportés dans les camps de concentration du Reich. Ce coup de théâtre a été de peu précédé par des arrestations en masse de professeurs de l'Académie des mines, de directeurs d'écoles secondaires et communales.

À côté de Varsovie, ville morte, Cracovie, ville-prison. Des cordons de SA, de la Schupo, de SS cernent la ville, barrent les rues, font la chasse à l'homme. Ils arrêtent tous les hommes ; et quand les femmes qui les accompagnent protestent, ils les font taire d'une gifle vigoureuse. Ils s'amuse aussi à la manière nazie. Les réfugiés de Cracovie sont rares, mais une dame qui a pu s'échapper raconte que beaucoup de juifs de Cracovie ont été maltraités par les nazis ; quant aux juifs orthodoxes, ils leur coupaient la barbe et les boucles rituelles, jusqu'à ce que le Consistoire leur ait recommandé de les raser avant de se risquer dans les rues. On entend journellement des coups de feu, si nombreux que les journaux nazis ne peuvent plus les taire : « Soixante-dix personnes ont été fusillées sur [42] place, pour avoir résisté aux forces de police, qui opéraient des arrestations », dit la Schlesische Tageszeitung. Mais, explique-t-elle, « c'étaient des bandes juives, qui, se joignant aux bandes de criminels polonais, pillaient des magasins...

À travers tout le pays, « les garants d'un travail germaniquement ordonné et germaniquement exécuté » sont à l'œuvre.

Le gouverneur général, docteur Frank, a institué une commission composée d'experts, d'agents de la Gestapo, qui décident des contributions à imposer aux villes et surtout aux communautés juives. Ces contributions sont essentiellement arbitraires. Les juifs de Radom ont été frappés d'une amende de 325 000 zlotys ; ceux de Chmelinsk, dans le district de Kielce, qui ne sont que 500, se sont vus imposés de la somme fantastique de 100 000 zlotys. Quand les autorités nazies ont constaté que la commune était dans l'impossibilité absolue de payer cette amende, elles se sont rattrapées par la saisie pure et simple de toute la fortune et de tous les biens juifs. À côté du grand pillage officiel, le pillage individuel. Plusieurs réfugiés de Pologne affirment « que sur les ponts de la Vistule passent chaque jour de longues files de camions, qui emportent vers l'Allemagne non seulement le matériel d'aviation polonais, mais des machines agricoles, des meubles, même de la literie, des étoffes, des ustensiles de cuisine et surtout des produits alimentaires et de la farine. » D'autres ont vu les mêmes caravanes des camions faire route vers la Slovaquie.

Pillée et spoliée, la population polonaise n'a pas la possibilité de se refaire une nouvelle existence. On licencie en masse les fonctionnaires ; on écarte les Polonais des grandes entreprises. Les administrateurs allemands s'emparent de la direction des usines, des banques, des maisons de commerce, des exploitations agricoles ou pétrolières. Les clients étrangers reçoivent des circulaires, leur annonçant que tous les paiements se feront désormais au profit du Reich. Le Polonais, « der Panje », explique le Voelkischer Beobachter du 16 novembre, est incapable de toute initiative, méprisable en tous points, et [43] seuls les travaux manuels et subalternes peuvent lui être confiés. » La situation des Juifs est pire encore.

L'ensemble du pays étant désormais soumis au travail obligatoire, cette loi s'applique et entre en vigueur aussi bien pour les femmes que pour les juifs qui endurent de ce fait les pires sévices.

Un industriel juif, récemment échappé de Lodz, raconte : « Le consistoire de Lodz reçut des autorités nazies l'ordre de mettre à sa disposition un minimum de 2000 Juifs par jour, pour nettoyer les garages, combler les tranchées, laver les planchers et les vitres des bureaux occupés par les Allemands. Au début, on alla chercher les juifs à leur domicile, sans épargner ni les malades, ni les vieillards de soixante-dix ans. J'eus moi-même le plaisir de faire cette expérience. À

cinq heures du matin, on me fît sortir de chez moi pour aller nettoyer l'escalier d'un immeuble de cinq étages, laver les vitres et une voiture. Je travaillai jusqu'à cinq heures du soir ; on ne m'épargna pas les coups de bottes sales et en rentrant je m'aperçus qu'on m'avait volé mon stylo. » Et toujours cet humour qui accompagne les brutalités auxquelles se livrent ces gens. Au cours des premières journées, ils coupèrent les barbes à tous les Juifs orthodoxes. Puis ils rassemblèrent les femmes juives et leur rasèrent la tête. « À la veille de mon départ, dit M. A., insistant, comme s'il craignait que son récit manquât de vraisemblance, j'ai vu de mes yeux, rue N..., quelques-unes de ces malheureuses femmes à la tête rasée qu'on obligeait à nettoyer les cours malpropres. »

C'est un trait caractéristique de tous les témoignages ; sous le ton morne, indifférent, perce une légère inquiétude : ils semblent douter à la fois de la crédulité de leur interlocuteur, et avoir peine à réaliser ces visions invraisemblables.

Au moment de la grande fête juive du 23 septembre, un étranger affirme avoir vu à Sanok, en Pologne orientale, des Juifs, vêtus d'une simple chemise, balayer les rues sous la pluie. Le travail terminé, la soldatesque les poussa jusqu'au fleuve et les força à prendre un bain.

[44]

Une autre forme de plaisanterie nazie consiste à exciter les Polonais, contraints aux mêmes corvées, contre leurs camarades de misère juifs et à provoquer une bagarre entre eux.

Invention malveillante ? Greuelmaerchen ? Propagande d'atrocités ? Non pas. Les nazis se chargent eux-mêmes d'immortaliser leurs exploits. Le 21 septembre, la radio allemande diffusait un reportage sur l'occupation par les troupes allemandes de la ville de Jaroslaw. Un speaker à l'organe rauque, au débit saccadé, — c'est la voix typique du nazi — déclarait : « Parmi les saletés que les Polonais ont laissées à Jaroslaw, on compte un grand nombre de juifs. Nous leur avons donné des brosses et en ce moment même, je puis les voir décrotter ces rues affreusement sales. » La parole peut n'être pas entendue, mais l'image reste. Ainsi à l'époque des grandes fêtes juives, on traîna par les rues plusieurs rabbins en vêtements de fête et on les astreignit à des travaux de nettoyage ; le Voelkischer Beobachter publie les photos de ces hommes, pelles et pioches en mains, sous la

surveillance de soldats allemands, dont les ricanements trahissent la joie. Le *Stuermer* (Nr. 40, octobre 1939) abonde en témoignages de ce genre.

Quand un membre du consistoire juif à Varsovie essaya de plaider en faveur de ses coreligionnaires, l'officier allemand lui répondit sur un ton menaçant : « Nous avons déjà terminé la guerre avec les Polonais ; mais nous sommes toujours en guerre avec les Juifs. » Les nazis cherchent parfois les prétextes les plus absurdes pour obtenir un semblant de justification. La synagogue brûle dans la ville de Woclawek ; ce sont les juifs eux-mêmes qui l'ont incendiée, déclarent les autorités nazies ; et elles imposent à la commune une amende collective se chiffrant à 900 000 francs.

Mais le répit après le pillage ne dure que quelques jours. Bientôt les Polonais, aussi bien que les Juifs sont expulsés. Un grand camp de concentration est établi, dont le commandant a fait déjà ses preuves à Dachau.

À travers toute la Pologne, des camps de concentration témoignent du « travail germaniquement exécuté ».

[45]

Les témoignages directs sur les chambres de torture nazies manquent encore. Le Livre blanc sur les camps de concentration en Pologne reste à écrire. Les victimes sont mortes ou muettes. Leurs familles murmurent un nom ou un fait particulièrement odieux à l'oreille des gens qui ont la chance inouïe de pouvoir franchir la frontière.

Des camps de concentration sont créés aussi pour les femmes. On y rassemble la lie de ville, les voleuses, les ivrognes, les prostituées. Mais le bruit court qu'on y trouverait aussi des femmes portant des noms familiers à la haute société internationale. On se les chuchote d'abord à l'oreille et on ne le croit pas. On sait bien que la vie humaine ne pèse pas lourd chez les nazis, mais on sait aussi qu'ils réservent leur brutalité surtout aux humbles et aux anonymes, dont le martyre ou la mort n'aura pas de retentissement à travers toutes les capitales. On sait aussi qu'ils ont toujours réservé un accueil des plus polis aux membres de l'aristocratie internationale, comme si le parvenu Hitler se sentait particulièrement flatté par leur attention. Ce serait de la mauvaise

propagande, se dit-on, que de toucher à ceux qui sont trop connus et ont trop d'amis et trop de parents à travers ces pays neutres, dont l'Allemagne s'efforce d'obtenir la bienveillance ou au moins l'indifférence à prix d'or. C'est peut-être de la trop bonne propagande, se dit-on encore ; ce sont les nazis peut-être qui lancent ces noms pour pouvoir démentir en bloc la propagande des atrocités. Car une mort ou un supplice retentissant, démontré inexact, peuvent ébranler la foi en mille meurtres des plus authentiques, en des centaines de milliers de supplices anonymes... Mais les chefs nazis ont tenu eux-mêmes à annoncer récemment leur politique inexorable. Dans son discours à Bydgoszcz du 26 novembre, le Gauleiter Forster a déclaré (selon la Essener Nationalzeitung du 28 septembre qui l'imprime en gros caractères) : « Ce sera notre tâche la plus honorable de tout faire pour qu'en peu d'années toutes les manifestations polonaises, n'importe lesquelles, soient supprimées. Quiconque appartient à la nation polonaise doit [46] quitter ce pays. Nous nous engageons, sous serment, à ne jamais nous laisser attendrir, mais à faire preuve, toujours, de la dureté nécessaire. » Ce discours s'acheva aux sons de l'ouverture d'Egmont : « En avant à travers les tombeaux ».

Sur ces tombes, on peut mettre de temps en temps un nom grâce au hasard. Une femme écrit : « Si vous voyez la comtesse C..., dites-lui qu'elle est veuve comme moi et madame K ».

Des tribunaux spéciaux, les Sondergerichte, ces sanglants et expéditifs simulacres de justice, inventés par les nazis, ont été immédiatement organisés dans toute la Pologne. Mais dans les provinces « incorporées », on n'y a pas recouru. Entre l'accusation de haute trahison et les exécutions en masse, il n'y a eu aucun jugement. Condamnés pour « haute trahison », tous ceux qui, nés sous l'occupation allemande, avaient d'une façon ou de l'autre pris part à la libération de leur pays, ou simplement accepté des postes ou des charges après sa reconstruction. Condamnés ceux dont le crime est d'avoir été Polonais et de l'être restés ; la foudre de la justice nazie frappe même les éventuels interprètes de la pensée polonaise.

Coupables de haute trahison, les représentants des grandes familles propriétaires de terres convoitées par le Reich, qui à bon compte, au prix de quelques balles, s'adjuge les propriétés. Coupables de haute trahison tous ceux dont le nom évoque un attachement au passé et présume un espoir dans l'avenir. Coupables de haute trahison les hauts



fonctionnaires de la république polonaise, auxquels on fait l'honneur de croire qu'ils ont mérité la confiance placée en eux.

La mort travaille vite avec les Allemands et elle travaille secrètement. Mais les nouvelles qui parviennent à travers les frontières, apportent à côté des noms, des chiffres, prouvant la macabre « Gruendlichkeit » de la machine d'extermination nazie : Plus de 300 personnes exécutées à Gdynia ; 100 à Leszno ; 20 à Wolsztyn — apprend-on par hasard, par un réfugié qui vient juste de ces régions. En un seul jour, dans une seule [47] séance du Sondergericht à Bydgoszcz, 7 personnes sont condamnées à mort et exécutées.

Coupables de « haute trahison », les gosses à qui on apprend à aimer leur pays : 134 lycéens exécutés à Bydgoszcz, espoir de demain étouffé dans le sang. Coupables de haute trahison les prêtres catholiques, suspects de se dresser un jour contre le paganisme nazi, contre le culte des vieux dieux germaniques assoiffés de sang ; le chanoine de Gniezno, Zablocki, exécuté avec 14 ouvriers, — le curé de Kociany, exécuté avec 48 autres victimes ; l'évêque de Poznan, interné. En Poznanie, il est interdit aux prêtres catholiques non seulement de prêcher mais aussi de célébrer les offices. En Poméranie, ils sont contraints à des travaux exténuants, même les vieillards ne sont pas exempts de ces travaux forcés. À Torun, un vieux prêtre, qui travaillait à la réfection du pont sur la Vistule, s'évanouit de faiblesse et tomba dans le fleuve. Les ouvriers se précipitaient à son secours, quand un SS tira sur le malheureux qui se débattait dans le fleuve et le tua net. Mais ce ne sont pas seulement les prêtres qui paraissent suspects aux nazis. L'extermination comprend les personnalités les plus éminentes du monde catholique. C'est la pensée religieuse et la pensée polonaise qu'on traque à travers le pays conquis avec une férocité égalée par le cynisme des aveux nazis.

La manifestation la plus insignifiante de l'esprit polonais est sévèrement punie. À Poznan, le président de la Chambre de Commerce a été arrêté, déporté dans le Reich, condamné à vingt ans de prison, sa fortune confisquée ; son crime ? il est propriétaire d'un cinéma où avait passé avant la guerre le film américain : « Les aveux d'un espion nazi ».

L'esprit polonais est traqué jusqu'à chez les plus humbles. Parmi les exécutés de Bydgoszcz se trouvait une femme qui a subi la peine de mort « pour avoir proféré des menaces verbales contre les Allemands ».

Dans un petit village, un inconnu avait enlevé subrepticement le drapeau à croix gammée. Cinq jeunes gens furent arrêtés [48] dans ce village et conduits à la ville départementale de Szamotuly. On choisit le jour de la foire et la place du marché pour « faire un exemple ». La salve retentit. Les jeunes gens s'écroulèrent sous les yeux d'une foule terrorisée. Ceux qui n'étaient pas morts furent achevés à coups de révolver par les SS.

En face du feu du peloton cet esprit polonais, noyé dans des flots de sang, se manifesta quand même : ces jeunes gens anonymes moururent sur la place du marché de Szamotuly en criant : « Vive la Pologne ! »

[49]

**Les atrocités allemandes en Pologne.**  
*Témoignages et documents.*

## Chapitre III

---

# COMMERCE DES ÊTRES HUMAINS

« Tâche la plus importante : Établir un nouvel ordre ethnique, c'est-à-dire un transfert des nationalités, créant, après achèvement, une meilleure ligne de démarcation qu'aujourd'hui. »

(Adolf Hitler, Reichstag, 6-X. 1939.)

[Retour à la table des matières](#)

La Pologne n'était pas encore conquise, le différent polono-allemand semblait se réduire à la seule question de Dantzig, le mot d'ordre de l'espace vital venait à peine de remplacer les revendications ethniques déjà satisfaites, quand Hitler inventa ce « nouvel ordre ethnique » : quelques mois avant la guerre le premier geste fut tenté dans ce sens. Le Troisième Reich avait, au cours de ces dernières années, importé d'Italie certaines matières premières et des produits du sol : oranges, légumes, en telle quantité qu'au printemps 1939 sa dette commerciale se chiffrait à 750 millions de marks. C'est alors que le gouvernement italien commença à exercer une pression tendant au règlement de cette dette. La situation économique du Reich ne permettant pas d'effectuer le remboursement prévu en devises, on entreprit de négocier une contrepartie politique. Et la diplomatie italienne réussit, en l'occurrence, un coup de maître — à son point de vue tout au moins.

Les Allemands du Tyrol du Sud avaient toujours constitué, pour le gouvernement italien, l'élément le plus difficilement assimilable. Le caractère particulier des habitants de ces régions [50] échappait à tous les efforts d'italianisation, si énergiques fussent-ils. C'est en vain que le gouvernement imposa la langue italienne, à l'exclusion de toute autre, dans les rapports oraux ou écrits avec les autorités ; en vain qu'il interdit l'enseignement de la langue allemande dès 1926, proscrivant jusqu'aux inscriptions allemandes sur les tombeaux, en vain qu'il fit italianiser les noms de villages et des individus, débaptiser les rues et les montagnes... l'esprit de révolte latent subsistait, prêt au réveil à la moindre occasion.

Les montagnards avaient peine à apprendre l'italien, cette langue étrangère ; après de longues années, ils la parlaient encore fort mal, et, s'ils se taisaient dans les rues, par contre, chez eux, toutes portes closes, ils exhalaient leurs doléances en allemand, jetant parfois un coup d'œil inquiet vers les fenêtres.

Ils furent sacrifiés, dès les premiers temps du mouvement national-socialiste, aux besoins d'une entente avec l'Italie.

Dans *Mein Kampf*, Hitler, à plusieurs reprises, revient sur les motifs de cette concession. Il explique comment, d'une « poigne de fer », il parvint à renverser la vapeur, au moment où « l'opinion publique, s'élevait comme une flamme, révoltée par le traitement infligé aux Tyroliens du Sud ».

« Si notre sang doit couler un jour, dit Hitler en 1926, il serait criminel de le répandre pour libérer 200.000 Allemands alors que près de nous, plus de 7 millions d'individus languissent sous la domination étrangère. » Et il ajoute, suivant son habitude de sérier les questions et de procéder par étapes aux conquêtes : « Il faut que la nation allemande distingue quel est le plus dangereux de ses ennemis, afin de lui porter ses coups en concentrant toutes ses forces. Et, si cette victoire comporte des sacrifices sur d'autres points, les générations futures de notre peuple nous le pardonneront. Elles sauront d'autant mieux concevoir notre affreuse détresse, nos graves soucis, notre pénible décision, que le résultat de nos efforts sera plus éclatant. »

Le ton, vague à dessein, qu'on donnait aux lamentations [51] sur le sort de ces 200 000 Allemands, laissait bien la porte ouverte aux revendications futures. Mais ce sont les oranges et les légumes qui, en

définitive, ont décidé de leur sort. 200 000 Allemands « de race » — pour employer la terminologie officielle — ont été troqués contre des tonnes de marchandises et sacrifiés au maintien de l'axe.

Au cours de l'été 1939 intervint un accord aux termes duquel 500 ressortissants allemands furent contraints de quitter sans délai le Haut-Adige. Quant au transfert des 200 000 Tyroliens et à leur établissement, il est probable qu'il rencontra de graves difficultés, aucune mesure d'évacuation n'ayant été prévue à temps, semble-t-il.

Il suffit, pour mesurer toute la portée de cet accord, d'imaginer n'importe quels montagnards établis depuis des siècles sur leurs terres et forcés soudain de les abandonner à tout jamais. Car c'est bien là un abandon, définitif et total, de tout ce qui jusqu'alors fut leur raison de vivre.

Certes, on leur accorde le droit d'opter pour l'une ou l'autre nationalité ; mais, au cas où ils adoptent la nationalité italienne, il leur faut quitter leur foyer et descendre dans la plaine ; si, par contre, ils se déclarent Allemands, ils se voient contraints d'émigrer vers le Reich ; leurs biens estimés en lires, sont acquis par le gouvernement italien. Le Reich les remboursera en marks, dont la valeur est fictive.

Le Tyrol fut, pendant des siècles, un des avant-postes de la civilisation allemande. La statue de Walther von der Vogelweide, qui se dresse sur la place de Rozen-Rolzano atteste qu'à l'époque de nos troubadours provençaux, le Tyrol vit naître le plus charmant des poètes lyriques allemands. Cependant le peuple qui habite ces montagnes n'a aucune douceur ni non-chalance. Car pour vivre sur ces pentes escarpées, pour grimper le long de ces sommets vertigineux, pour s'installer dans ces villages dont certains s'accrochent au roc, il faut des gens rudes et tenaces, rompus au vertige, aux tempêtes, à la solitude. Quelques-unes de ces agglomérations demeurent de longs mois [52] d'hiver ensevelies sous la neige ; l'ombre que projettent les cimes les tient longtemps captives, le soleil y pénètre rarement, le sol maigre les nourrit à peine. Mais cette existence précaire, cet isolement, l'entourage terrifiant de ces pics et de ces abîmes ont toujours retenu les Tyroliens, que la vie des plaines aurait pu séduire. De toutes les races du globe, ils sont parmi les plus attachés à leur terre. On ne les a presque jamais vus rechercher l'aisance dans les grandes villes, ou quérir la fortune outre-mer. Ils n'ont jamais essayé d'échapper au régime fas-ciste ; parmi les

émigrés d'Italie, disséminés dans tous les pays du monde, on ne compte pas de Tyroliens.

Ils auraient pu, toutefois, changer de versant de montagne, s'établir parmi leurs frères de race. Ils ne l'ont pas fait non plus, préférant rester... et se taire.

Mais la tradition d'Andréas Hofer vivait en eux ; l'histoire de ce paysan rebelle qui prit son fusil pour aller combattre, avec une poignée d'hommes, la toute-puissance de Napoléon s'est quelque peu effacée de leurs esprits, les détails de l'aventure sont peut-être oubliés ; mais la légende est encore vivace ; le héros vit parmi eux, et son portrait, comme la photo jaunie de quelque parent, orne jusqu'au plus modeste chalet. Cette figure barbue et fière y perpétue le symbole d'une indépendance que nul n'a jamais asservie.

Or, ceux que les Allemands appelaient volontiers les « fils d'Andréas Hofer », se trouvent aujourd'hui englobés dans ce vaste transfert de population entrepris par Hitler après la conquête de Pologne.

Comment le Reich envisageait-il alors l'installation de ces deux cent mille Tyroliens ? Est-ce à ce moment déjà que Hitler rêve de conquêtes sanglantes, et que dans son cerveau se précise l'idée d'une spoliation monstrueuse de la Pologne ?

« Dans une nouvelle organisation de la vie européenne, il [53] faut compter les transferts de populations, qui permettront d'éliminer tout au moins une partie des causes de conflits en Europe », dit Hitler dans son discours au Reichstag.

La conquête de Pologne achevée, un nouvel accord est signé à Rome. Le 22 octobre, le DNB donne cette information de Rome :

« Le ministre des Affaires étrangères, comte G. Ciano, l'ambassadeur d'Allemagne à Rome, von Mackensen, et l'envoyé extraordinaire, Clodius, ont signé samedi (21 octobre) un accord au sujet du transfert dans le Reich allemand, d'Allemands du Tyrol méridional ressortissants du Reich et Allemands de race.

Les nombreux problèmes posés par le transfert d'une population d'un pays dans un autre ont été l'objet d'une étude approfondie.

Toutes les difficultés qui se présentaient ont été réglées dans un esprit amical. C'est là une nouvelle preuve que les deux gouvernements, par leur collaboration, savent trouver pour les questions les plus difficiles — qui dans d'autres États européens ont conduit à de graves conflits — une solution satisfaisante. Le traité signé samedi soir règle dans le sens des récents accords de Berlin toutes les questions intéressant le transfert des Allemands de race du Tyrol méridional dans le Reich allemand, et cela aussi bien en ce qui concerne leur retour que les biens mobiliers et l'avoir à emporter.

En principe, les Allemands ressortissants du Reich, domiciliés dans le Tyrol méridional, devront retourner dans le Reich dans les trois mois qui suivront la publication des directives établies en commun. Le transfert des Allemands de race est facultatif.

L'accord prévoit en outre que, d'ici au 31 décembre, tous les Allemands de race domiciliés dans le Tyrol méridional ou originaires de ce territoire devront faire librement et en dehors de toute influence, une déclaration indiquant s'ils veulent garder la nationalité italienne, ou adopter la nationalité allemande et émigrer dans le Reich. Cette déclaration [54]

sera définitive et aura un caractère d'engagement. Le transfert des Allemands de race ayant adopté la nationalité allemande, aura lieu d'ici au 31 décembre 1942.

Les biens des émigrants pourront être aliénés de gré à gré par l'intermédiaire d'une société d'État, l'Ente Nazionale per le Tre Venezie. On a arrêté les mesures nécessaires pour que le transfert de la contre-valeur puisse être effectué de la façon la plus simple possible et dans le plus bref délai, en tenant très largement compte des intérêts de chacun et de la collectivité. »

L'Italie sort de ce marché gagnante sur tous les points. Plus jamais dans le Haut-Adige on n'entendra cette complainte chantée en sourdine derrière les portes closes, et qui s'appelle « Die Wacht in Tyrol »...

« L'École, allemande est fermée.  
Aucun chant ne peut plus retentir.  
Il te faut souffrir tout cela,  
O mon pauvre et beau Tijrol.  
... Debout, fils de race allemande,

Notre cri passe le Brenner.  
Aidez-nous à rendre libre  
Notre Tyrol allemand... »

\*  
\* \*

L'Italie pourtant, n'est pas le seul bénéficiaire de l'immense marchandage dont Hitler s'est fait l'instigateur dans toute l'Europe. Parlant toujours de son vaste projet de remaniement ethnographique, il ajoutait : « L'Allemagne et l'Union des [55] Républiques soviétiques ont convenu de se prêter à cet effet un mutuel appui. »

Et de fait, si l'élimination des Allemands du Haut-Adige est fort importante pour l'Italie, le transfert des Allemands des pays baltes l'est bien davantage pour la Russie.

Dans son « Mythe du XXe siècle », Alfred Rosenberg écrit ceci : « La Russie fut jadis fondée par les Vikings ; les éléments germaniques y constituèrent un barrage au chaos de la steppe russe et imposèrent à ses habitants des formes d'état qui furent le facteur de leur civilisation. Le sang des Vikings épuisé, ce rôle fut assumé par les Allemands de la Hansa, par tous les émigrés occidentaux qui vinrent en Russie, après Pierre le Grand, par les Baltes allemands, enfin au début du XXe siècle par les populations baltes fortement germanisées. »

L'existence dans le monde slave de ces avant-postes du germanisme, constituait pour la Russie un danger permanent. Les barons baltes avaient été, jusqu'à la défaite allemande de 1918, les véritables maîtres des deux provinces baltiques. Propriétaires des terres les plus riches, ils avaient su faire triompher leur influence à la cour des Tsars. Leur formation encore toute féodale, qui rappelle celle des magnats hongrois, leur orgueil national allemand avaient fini par faire de leur nom le synonyme de la morgue et de la superbe. Le partage de leurs terres les appauvrit, en chassa même quelques-uns du pays ; mais leur suffisance et leur mépris pour ces Slaves avec lesquels ils cohabitaient depuis des siècles n'en furent pas diminués. Les commerçants qui se proclamaient encore les descendants des grands marchands de la Hanse conservèrent, après l'appauvrissement des



barons, cette prépondérance sociale ; chacun, jusqu'au plus humble, se sentait hautement pénétré de sa mission culturelle. Comme tous les pionniers, ils incarnaient avec une intransigeance toute particulière le caractère national. C'est parmi eux qu'après l'effondrement de l'Allemagne impériale se recruta la première formation militaire, dont le nom même est significatif : le Baltikum. On vit se joindre, à ce mouvement [56] en lutte contre l'autonomie des provinces et contre les bolcheviks, tous les desperados de l'ancien régime, tous les jeunes gens qui ne savaient faire que la guerre ; les irrédentistes, les désaxés incapables de rentrer dans la norme de la vie quotidienne. Au sein d'un monde qui ne demandait qu'à s'installer dans une paix durable, ils rêvaient d'une croisade contre les soviets, d'une revanche contre les démocraties alliées, agitant sans cesse la torche d'une conflagration future.

Ce groupement, dans la débandade qui suivit la défaite, représentait le seul front de résistance qui fût organisé et armé. Il devait donner naissance à toutes les formations paramilitaires qui troublèrent l'Allemagne de Weimar : brigade Erhardt, organisation Consul, et autres...

Dissoutes, désarmées en apparence, elles renaissaient au moindre désordre, se reconstituaient grâce à l'appui des Baltes et à leurs réserves d'argent. Cette première cellule du Baltikum devait être plus tard le point de départ du mouvement nazi. Hitler lui doit jusqu'à son emblème : la croix gammée. Dans *Mein Kampf*, il mentionne un dentiste de Munich qui lui aurait soumis le projet de son premier drapeau. Mais la croix gammée avait déjà fait son apparition à Berlin, lors de l'entrée des troupes baltes qui, en mars 1920, vinrent prêter main-forte au Putsch de Kapp, en chantant :

« Croix gammée au casque d'acier  
et ruban noir, blanc, rouge... »

Si les Baltes ont entouré le berceau du national-socialisme, un Balte, Alfred Rosenberg, lui fit cadeau de sa base philosophique en composant son Mythe du XXe siècle, exposé verbeux et pseudo-scientifique d'une doctrine raciste et païenne.

Ces outranciers du Deutschtum constituaient, on le conçoit, une grave menace pour la Russie soviétique. Propagandistes fanatiques de

la doctrine nationale-socialiste, ils exerçaient sur la population non-allemande un énorme ascendant, [57] et leurs idées risquaient de se répandre dans tous les pays baltes grâce à cette « pénétration pacifique » qui déjà avait fait ses preuves, en Autriche et en Tchécoslovaquie. D'un moment à l'autre, les Baltes pouvaient être appelés à jouer le même rôle que les Allemands des Sudètes, et à réclamer non seulement leur rattachement à la mère patrie, mais celui des pays qui les avaient hébergés.

Ce danger avait amené la Russie à réclamer avec insistance une garantie, par les démocraties occidentales, du statu quo dans la Baltique.

La façon dont se règle aujourd'hui le sort des populations allemandes de ces régions est la rançon de l'assistance prêtée par la Russie au Reich dans la campagne de Pologne. Pour employer le langage d'Alfred Rosenberg, la steppe russe a pris sa revanche sur le Deutschtum.

De même que pour le Tyrol méridional, il faut envisager l'aspect économique de cette opération.

Les propriétés et autres biens de ces rapatriés seront évalués en monnaie du pays, tandis que le remboursement ne se fera que par l'expropriation des citoyens polonais.

La Umsiedlungs Treuhand. A. G., instituée à cet effet, a pour mission de s'occuper de la liquidation des biens meubles et immeubles des évacués des pays baltes ; le produit de cette opération alimentera le budget du Reich, qui a un si grand besoin de devises.

Les journaux allemands tirent grande fierté de ce marchandage, de cette conception tout à fait nouvelle de la traite des blancs. La Frankfurter Zeitung du 7 novembre proclame avec orgueil que d'après une évaluation des milieux financiers de Londres, transmise par la Suède, l'opération rapportera au Troisième Reich 100 millions de livres, sous forme d'importations des pays baltes.

Les premiers accords relatifs au transfert des Allemands des pays baltes furent signés à la fin d'octobre. L'opération fut apparemment brusquée, puisque, dès le 7 novembre, la [58] radio allemande annonçait qu'à Poznan tous les préparatifs étaient achevés en vue d'accueillir un « nouveau » transport d'Allemands rapatriés des pays

baltes. Selon des informations de Riga, des scènes déchirantes se déroulèrent à bord des paquebots Général Steuben et Poldsam quittant les ports de Liban et de Windau. Suivant l'usage allemand, des haut-parleurs déversèrent sur les passagers, pendant tout le voyage, des flots d'éloquence officielle et d'entraînante musique, étouffant les murmures de ces rapatriés « volontaires »... Ils quittaient des terres qui, depuis des siècles, appartenaient à leurs ancêtres, abandonnaient des professions qu'ils avaient exercées de père en fils, des entreprises commerciales florissantes...

La Dantziger Vorposten déclare que, selon la Deutsche Umsiedlungs Treuhand GMBH les Allemands ont abandonné, dans les pays baltes, 60 000 propriétés foncières et 4000 immeubles. Ils ont renoncé, en outre, à ces conquêtes de l'ancienne civilisation allemande, dont leurs frères du Reich étaient si fiers : bibliothèques de 200 000 ouvrages rares ; institut Herder de Riga, collections de manuscrits, archives d'histoire locale... La Essener National Zeitung du 1er novembre précise que des négociations se poursuivent en vue de permettre le rapatriement, tout au moins en espèces, de ces biens culturels. Déjà, les plus anciens journaux de langue allemande ont cessé de paraître : ces journaux qui s'étaient faits les champions des théories nazies, bien avant le triomphe de mouvement au sein même du Reich.

Les Allemands de Lithuanie sont rapatriés à leur tour. Si l'on en croit la radio de Zeesen du 20 novembre, 20 000 Allemands — soit un tiers, semble-t-il — ont déjà quitté le pays. La Frankfurter Zeitung du 7 novembre évalue à 16 ou 17 000 le nombre des Allemands d'Estonie ; à 80 000 ceux de Lettonie qui ont déjà été rapatriés ou vont l'être, portant ainsi à plus de 150 000 le chiffre des évacués, compte tenu de ceux de Lithuanie.

Mais le flot des Allemands qui, en vertu d'un accord récemment [59] signé, seront rapatriés de l'URSS sera beaucoup plus considérable. Les statistiques officielles allemandes évaluent à 450 000 les Allemands de la Volga, tandis que la radio soviétique ne fait plus modestement allusion qu'à un transfert de 100 000 personnes.

Où seront acheminées ces masses ? Quel est le but final de cette monstrueuse opération ?

Dans son discours du 24 octobre à Dantzig, Ribbentrop s'est exprimé en ces termes : « Le processus de consolidation du Reich en

Europe est aujourd'hui achevée... Par un nouvel état de choses à l'Est, l'Allemagne a acquis un territoire de colonisation pour des générations, et elle s'efforce actuellement de réunir dans cet espace les éléments allemands disséminés en Europe, qui peuvent être transplantés. Elle crée ainsi un état de choses et des frontières ethniques, nets et définitifs ». D'après la ligne de démarcation établie entre le Troisième Reich et l'URSS le 22 octobre, le territoire polonais occupé par les Allemands représente la moitié environ de l'État polonais, soit 185 000 kilomètres carrés, avec une population de 22 millions d'habitants.

Une grande partie de ce territoire a été intégrée dans le Reich. Le décret annonçant cette mesure parut dans le Reichsgesetzblatt le 8 octobre et entra en vigueur le 1er novembre.

Deux nouvelles provinces — « Gaue » — suivant la dénomination officielle, ont été créées, portant les noms de « Gau Westpreussen » et « Warthe-Gau ».

Encore que le décret ne mentionne pas la ligne de démarcation précise de ces provinces intégrées dans le Reich, on estime qu'elles couvrent une superficie d'environ 85 à 90 000 kilomètres carrés avec une population de 8 à 9 millions d'individus.

Une expérience est tentée, d'une ampleur qu'aucun conquérant, même dans les temps les plus barbares, n'aurait pu imaginer, qu'aucun traité, aucun « dictat » n'aurait pu imposer, [60] que la soif de vengeance la plus effrénée n'a jamais osé satisfaire.

Par un trait de plume, sur une parole hurlée par Hitler dans la solitude de son « Nid d'aigle », des millions d'êtres humains sont pourchassés à travers les routes du monde.

[61]

**Les atrocités allemandes en Pologne.**  
*Témoignages et documents.*

## Chapitre IV

---

### LA RACE DES MAÎTRES

« Une forte paysannerie, profondément allemande, profondément consciente de ses droits de maîtres, trouvera un foyer permanent dans ce pays. »

(Westdeutscher Beobachter.)

[Retour à la table des matières](#)

Comme un refrain, ce mot « la race des maîtres » (Herrenvolk) revient dans tous les articles consacrés à la question polonaise. Pas de malentendu sur les rapports entre les vainqueurs et les vaincus, pas de sensibilité à propos du sort des victimes. La race des maîtres ne connaît ni indulgence ni hésitation. Une cruauté intransigeante doit servir à prouver la supériorité ethnique...

Les fondements de cette conception ont beau être chimériques, le programme d'exécution en est de plus méthodique et précis.

Dans un article intitulé « Nouvelle Colonisation à l'Est », la Essener National Zeitung du 1er novembre définit les principes qui guident le IIIe Reich dans ce qu'il nomme la « regermanisation » des provinces polonaises (« Deutsche Wiederbesiedlung »).

« Si l'on considère, dit la feuille nazie, la grande étendue de territoire comprise entre Poznan et Torun, on perçoit nettement que c'est justement là que devront s'effectuer les changements [62] décisifs, permettant de compléter et de renforcer nationalement cette ancienne

terre de colonisation allemande après l'oppression dont elle a souffert sous la domination polonaise.

Ces territoires par excellence agricoles, faiblement industrialisés, demandent à être peuplés par des éléments agraires.

Mais, poursuit ce journal, l'histoire allemande nous enseigne qu'il ne faut pas peupler les territoires exposés, à l'aide d'un seul élément humain. Nous avons donc posé, en principe, que la population sera diversement composée du point de vue professionnel, et que le pourcentage des éléments intellectuels ne devra pas être inférieur à celui des agriculteurs, artisans et commerçants.

On établira tout d'abord, dans le pays compris entre Poznan et Torun, les Allemands qui ont vécu sous une domination étrangère ; ceux des pays baltes, de la Wolhynie, de la Galicie... Leurs ancêtres déjà vécurent sous la domination étrangère et il est évident que chacun de ces groupes revenant actuellement de l'étranger, où il s'est retrouvé livré à lui-même, possède un caractère spécifique très prononcé... Les Allemands de Wolhynie et de Galicie sont en majorité agriculteurs ; on les dirigera vers les campagnes ; les Baltes, qui représentent surtout un élément urbain et intellectuel, dans les villes. On peut apprécier l'importance de cet apport culturel fait aux provinces du Reich oriental, si l'on se souvient du rôle joué par les Baltes allemands dans les villes d'Estonie et de Lettonie ; par l'université de Dorpat fondée et dirigée jusqu'à ces temps derniers par des Allemands, par les instituts de science et d'histoire aux riches collections...

En Posnanie et en Poméranie, l'élément allemand s'est trouvé biologiquement affaibli, tant dans les villes que dans les campagnes. L'établissement d'Allemands sur ces territoires est une nouvelle preuve de la puissance de prévision politique et de la grandeur de l'homme d'État qu'est Hitler. »

Un communiqué émanant des autorités chargées des questions [63] agraires — le Reichsnahrstand — publié dans la Dorpater Zeitung du 6 novembre, nous apprend comment la grandeur de cet homme d'État se manifeste en pratique :

« Une grande partie des terres appartenant à des Polonais a déjà été confisquée au profit du Reich. Ces terres seront administrées pour le compte du Reich, par des hommes de confiance allemands. Quiconque

possède une expérience suffisante des travaux agricoles peut être installé, à titre de gérant, sur ces propriétés. Aux salaires établis par le Reich, s'ajouteront encore certaines subventions (renouvellement de la Osthilfe). Il ne saurait être question d'acheter ces terres, le partage définitif ne devant s'effectuer qu'après la guerre. Nos vaillants soldats sont les premiers à avoir droit aux terres qu'ils ont acquises au prix de leur sang. »

Donc, confiscation pure et simple, au mépris de toutes les lois internationales. Expulsion des habitants des villes et des campagnes ; quand ce procédé est inapplicable, les conquérants s'acharnent à briser les possédants par la terreur, à les humilier et les réduire à l'impuissance par les servitudes qu'ils leur imposent.

Le « colonisateur allemand », haï jadis de toutes les races de couleur sur lesquelles pesait son joug, se conduit aujourd'hui, en plein cœur de l'Europe, comme naguère dans la brousse, au milieu des tribus sauvages.

Sa vantardise le pousse même à faire état de ses exploits. Il ne se passe pas de jour où la radio ou les journaux nazis n'annoncent que tel village, telle ville, tel district sont complètement libérés « des juifs et des Polonais ».

« Poznan est une ville allemande », clament en chœur tous les communiqués. Et la Essener National Zeitung donne une description saisissante du « Visage allemand de Poznan » :

« Tout le monde parle l'allemand à Poznan, du moins assez pour se faire comprendre. Toutes les rues portent à nouveau, [64] sur leurs plaques, des noms allemands. Le changement s'est opéré avec une rapidité surprenante. »

Bien que la consigne donnée par Hitler soit de souligner la carence de la gestion polonaise et de ridiculiser cette « polnische Wirtschaft » à chaque occasion, le témoin oculaire nazi est forcé de constater que « la ville est propre. À première vue, on ne remarque pas qu'elle ait été négligée par les Polonais ; mais si l'on regarde de plus près, on s'avise qu'ils n'ont rien fait pour l'améliorer ou l'embellir. »

Quelle qu'ait été cette gestion, le témoin en tire cette conclusion : « il est évident que la population polonaise doit être repoussée au second plan, puisque commence une nouvelle germanisation. Les

Allemands ne sont pas obligés de faire la queue en même temps que les Polonais devant les magasins. Des pancartes à la porte des restaurants, des grands hôtels, précisent que l'entrée en est « réservée aux Allemands ». L'uniforme domine... La circulation est réglée par nos formations motorisées qui donneront une bonne leçon aux Polonais et leur apprendront à marcher. »

Après la violence, l'injure, suivant le procédé hitlérien bien connu : « On ne peut pas dire que, du point de vue physique, les Polonais de Poznan soient d'un type plaisant... Leurs pommettes saillantes révèlent leur origine asiatique... Maintenant ils sont calmes et n'osent même plus bouger... Parfois lorsqu'un avion apparaît dans le ciel, l'un d'eux lève un regard timide, comme s'il espérait que ce pût être un Anglais. C'est là une illusion qu'on n'arrive pas à leur arracher. »

Et le journaliste conclut : « Les formations locales de jeunesses allemandes sont en marche, et sans cesse affluent les éléments qui germaniseront de nouveau Poznan, et la rendront telle qu'elle était dans son orgueilleux passé. »

Un Polonais échappé de Gdynia raconte :

« Dès les premiers jours de l'occupation de Gdynia, de soi-disant perquisitions eurent lieu dans tous les appartements. Dans chaque maison on vit entrer deux ou trois soldats — SS [65] ou agents de la Gestapo — armés de baïonnettes ou de révolvers. Ils emportaient tout ce qui leur plaisait, et surtout de l'argent liquide. Si la victime avait le courage de se plaindre, on ne daignait l'écouter que si elle donnait les noms des soldats qui avaient perquisitionné. Il va de soi que personne ne connaissait ces noms.

Le vol était ainsi officiel. Entre le 9 et le 13 octobre, un appartement que je connais fut visité par trois commissions d'officiers. Il était visible que les meubles leur plaisaient.

Le 14 octobre, des camions s'arrêtèrent devant l'immeuble ; vingt soldats et deux sous-officiers firent irruption dans l'appartement. Tout ce qu'il contenait fut chargé sur les camions et emporté, sans aucun ordre officiel, sans qu'on délivrât le moindre reçu.

Toutes les boutiques, à l'exception des magasins d'alimentation, ont été fermées. À toutes les entreprises industrielles bancaires, maritimes, on adjoint des tuteurs (« Treuhänder »). La majeure partie des



fonctionnaires a été licenciée. Seuls les balayeurs ont été maintenus à leur poste, sous prétexte que c'est là une occupation qui convient aux Polonais. Tous les restaurants sont occupés, et sur la porte de la plupart une affiche indique : « Entrée interdite aux Juifs et aux Polonais ».

Dès le début, la population fut traitée comme du bétail. On fusillait les gens pour un rien.

La foule se presse devant la forteresse, pour obtenir des sauf-conduits. Une femme veut entrer. Elle ne comprend pas l'allemand ; la sentinelle ne comprend pas le polonais. La femme insiste. Le soldat la repousse ; elle s'obstine, il lui assène un coup de crosse ; du bras elle écarte l'arme que le soldat dirige contre elle ; il recule et tire, tuant la femme devant une cinquantaine de témoins.

Hitler arrive à Gdynia. On interdit à la population d'occuper les pièces qui donnent sur les rues où il va passer. Cette interdiction est placardée. Une vieille femme qui n'a pas lu l'affiche s'approche de la fenêtre. Le soldat allemand posté sur le toit de la maison d'en face tire, la blessant mortellement.

[66]

Les Allemands, dès les premiers jours, insistèrent sur le fait que les Polonais ne sont bons qu'à des travaux manuels, afin de les écarter radicalement du Conseil municipal, de la magistrature. Rien ne doit plus subsister de l'administration polonaise. Les dossiers de la Chambre de Commerce ont même été enterrés dans les tranchées. Avec méthode, on procède à l'anéantissement de la vie polonaise. On a interné les prêtres ; il n'y en a qu'un seul qui soit en liberté, pour toute la ville. Défense également de célébrer les offices en langue polonaise.

Bien que les dépôts regorgent de charbon sans parler des énormes quantités destinées à l'exportation et qui se trouvent dans le port — interdiction de s'approvisionner en charbon. Toutes les marchandises du port ont été saisies, chargées sur des camions et transportées vers le Reich.

L'épuration de Gdynia se poursuit. On germanise son nom : l'appellation que lui avaient donnée les Allemands — « Gdingen » — ne suffit même plus : Hitler, lors de son séjour dans cette ville intervient en personne, et suivant la théorie nazie qui veut que les Goths aient

séjourné sur les rives méridionales de la Baltique, il choisit ce nom, écho d'un passé légendaire : Gotenhafen.

La rue Swietojanska est du même coup débaptisée, pour recevoir le nom d'Adolf Hitlerstrasse ; une autre grande artère s'appellera Hermann Goeringstrasse. Et tandis qu'on poursuit cette germanisation des noms, la radio allemande, parlant à l'étranger, déclarait lors de l'émission anglaise de Cologne du 17 novembre : « Les Polonais ont accueilli avec grande satisfaction l'annonce que les noms des villes polonaises n'avaient pas été changés ».

Mais à vrai dire, à la date du 17 novembre, il n'y avait plus à Gdynia de Polonais qui eussent pu s'affliger du nom imposé à leur ville, de son aspect germanisé, de ces enseignes, plaques et affiches repeintes à l'allemande.

Car le 16 octobre, à 12 h. 30, les Allemands avaient ordonné l'évacuation complète. Ils avaient tout d'abord assuré qu'une [67] partie des habitants pourraient rester en ville, et d'abord ceux qui étaient nés sous l'occupation allemande.

Un voyageur étranger quittant Gdynia le 9 novembre a pu voir de quelle manière on procéda à cette mesure.

« Le 16 octobre, sur un coup de sirène, la population dut évacuer les appartements en dix minutes. Elle eut permission d'emporter 25 kilos de bagages à enregistrer et 20 kilos de bagages à main. Les évacués attendaient devant leur maison ; puis on les rassembla et, les poussant à vive allure vers la gare, on les parqua dans des trains de marchandises. Ils partirent sans connaître leur destination.

Un de ces évacués nous dit :

« Le comité du service civil fut invité à collaborer à l'application de cette mesure d'évacuation. Le président recula l'ordre de convoquer tous les membres, pour une réunion argente, le 11 octobre, à 7 heures du soir. Or, on ne l'avait convoqué à la police qu'à 6 h. 30 le même jour. Le Préfet de police mi notifia que l'évacuation aurait lieu le lendemain, et qu'aucun des habitants ne serait autorisé à emporter plus de bagages qu'il n'en pouvait tenir à la main.

À la suite de la convocation, les membres du comité furent retenus comme otages, et ramenés à Orlow, à 6 h. 20 du matin.

Comme ils arrivaient, on apposait aux murs des affiches portant la mention : « Dans l'intérêt de la sécurité publique, la population polonaise d'Orlow sera évacuée ». Chacun pourra emporter autant de ses biens personnels qu'il peut en tenir à la main.

Les appartements resteront ouverts et les clefs seront laissées sur les portes. Les habitants évacués se rassembleront à 9 heures du matin. Ceux qui refuseraient seront immédiatement fusillés (“werden sofort erschossen”).

Toute détérioration des appartements et des meubles sera considérée comme un acte de sabotage.

Les Polonais d'Orlow furent donc chassés sous la menace des armes, sans pouvoir littéralement ne rien emporter de chez eux. La plupart des habitants n'avaient pas eu le temps de lire [68] les affiches officielles et ne comprenaient pas les raisons de cette évacuation en masse. On croyait, en général, qu'il s'agissait d'une mesure de police et qu'au bout de quelques heures, chacun pourrait rentrer chez soi. 75 p. 100 au moins des proscrits ignorants n'avaient rien emporté, pas même des vivres. Et lorsque quelques-uns, apprenant ce dont il s'agissait, voulurent remonter chez eux la police les en empêcha formellement. Tout le monde fut chassé, même les malades de leur lit.

Le 12 octobre, à 9 heures du matin, rassemblement par groupes de 5 à 600 personnes. Nombreux furent les enfants séparés de leurs parents, ou la femme de son mari. Sous une pluie battante, on les achemina, par un sentier bourbeux, vers Witomin, à six kilomètres de là.

Quiconque a connu cet exode, ne pourra jamais l'oublier. Des mères, à bout de forces, poussaient des voitures d'enfants portant deux bébés, tandis que les autres petits s'accrochaient où ils pouvaient. Personne pour les aider ; le mari était prisonnier. Ceux qui, par exception, avaient emporté quelque bagage, l'abandonnaient en chemin, la route étant trop dure. Si quelqu'un restait en arrière, un soldat s'approchait, donnait un coup de crosse dans le dos obligeait les retardataires à se hâter, sans pouvoir ramasser le seul bien qui leur restât.

1800 personnes environ furent logées à Witomin, cité ouvrière. On mit jusqu'à 18 ou 20 personnes dans des pièces de 3 m 50 sur 5 mètres.

Et pas même de paille ; il fallait se coucher par terre, parfois sur le ciment. Le reste de la population d'Orlow, 2200 personnes environ, fut parqué dans les mêmes conditions à Chylonia. Ce jour-là, il n'y avait plus à acheter le moindre morceau de pain, à Witomin. »

Où dirige-t-on ces Polonais chassés de leur foyer ? Où iront-ils, privés de leur gagne-pain, écartés de toutes les professions, expulsés, fuyant la brutalité du conquérant, quittant, les mains vides, leurs villes et leurs villages ?

Une carte parvenue ces derniers jours est devant moi, censurée par les autorités allemandes. Je pars avec ma famille chez des parents. J'ai aussi une valise... »

Et elle s'achève sur ces [69] mots :

« J'avais commencé à l'écrire en propriétaire de terre, je finis en sans foyer. »

L'État tampon polonais, tel que l'a conçu Hitler, et vers lequel il semble diriger cette population bannie, couvre une superficie d'environ 95 000 kilomètres carrés. Il serait absurde de songer à installer, sur cette terre sciemment dévastée, les 20 millions de Polonais évacués de ces provinces « incorporées » au Reich.

Morcelant à son gré la terre polonaise, tranchant dans la chair vive des masses le « nouvel ordre ethnique », Hitler a décidé de créer, à côté du protectorat polonais, un protectorat juif : la réserve de Lublin.

À cet immense ghetto où vont se concentrer les juifs de Pologne, d'Autriche, de Tchécoslovaquie et d'Allemagne, il a réservé 25 000 kilomètres carrés, disent les uns, 12 000 disent les autres.

C'est dans un silence profond, dans une atmosphère de muette angoisse, que se poursuit l'exécution de cette phase du regroupement ethnique inventé par Hitler.

Si les journaux nazis consacrent de longs articles à la colonisation de l'Est, par contre ils sont muets — à de rares exceptions près — sur l'organisation de la réserve de Lublin et le transfert des masses juives. Mais à l'heure où les Polonais aryens sont traités comme des tribus sauvages, où les Allemands les plus fiers sont impitoyablement arrachés à leur sol et livrés aux hasards d'une nouvelle existence, on imagine et le plus désarmé : les Juifs du IIIe Reich.

Une recrudescence de la littérature antisémite semble avoir préparé les esprits — si besoin était — à de nouvelles exactions d'une rigueur sans pareille.

Sous le titre « Appels à l'Action », Julius Streicher publie un recueil de ses articles ; la veuve de Ludendorff suit l'exemple, en faisant paraître une série d'articles de son mari qu'elle intitule : « La Juiverie, grande puissance ».

Un certain Herwig Hartner répand un livre appelé « L'Escroquerie juive » ; et enfin la presse nazie vante, comme « une [70] œuvre historique de grand style, le « Problème juif à travers cinq siècles », compilation pseudo-scientifique du docteur Richard Wilhelm Stock, dédiée à Julius Streicher.

Dans un laps de temps étrangement court, la situation toute particulière des juifs polonais trouve déjà des commentateurs érudits. Quatre semaines se sont à peine écoulées depuis la campagne de Pologne, qu'un des théoriciens les plus populaires du racisme, le docteur Peter Heinz Séraphim, publie à la Essener Verlagsanstalt un ouvrage intitulé : « Les Juifs en Europe Orientale » (« Das Judentum im Ost europäischen Raum »), ouvrage qu'il a dû préparer de longue main grâce à la documentation réunie à l'institut pour l'Europe Orientale de l'Université de Königsberg ; on y trouve une importante bibliographie, une série de cartes et 197 documents photographiques, traitant de tous les aspects de la vie des Juifs d'Europe Orientale. La conclusion de cet ouvrage est d'une actualité surprenante : Séraphim ne croit pas qu'il soit possible de résoudre le problème juif par l'émigration ; il préconise plutôt une « solution par l'isolement ».

Par ailleurs, le bilan de la propagande antisémite entre la Baltique et la Mer Noire est fourni par l'ouvrage d'Hans Hinkel, chargé de la surveillance culturelle des Juifs (Beaufragter für die kulturelle Betrauung der Juden), qui s'intitule « Le Quartier juif d'Europe » (Das Judenviertel Europas). (Verlag Volk und Reich, Berlin.)

Enfin « La Pologne en long et en large » (Polen kreuz und quer) de Peter Esch, travail également rapide et d'actualité, comporte un chapitre intitulé : « Les Juifs partout ».

L'esprit allemand paraît ainsi éprouver le besoin de justifier « scientifiquement » les actes les plus barbares, et de fonder ses

décisions arbitraires sur des allégations aussi verbeuses que fausses. Cette argumentation ne peut qu'annoncer des injustices et des sévices, pires encore que ceux auxquels les nazis avaient habitué le monde.

Le sort des Juifs s'est trouvé réglé, le jour où éclata cette guerre avec laquelle Hitler rusait depuis longtemps, dans l'espoir [71] de la limiter à une conquête de la Pologne, ou à une manœuvre analogue à celle qui réussit en Autriche et en Tchécoslovaquie.

« Si la guerre éclate, malheur aux Juifs ! », a-t-il annoncé depuis longtemps, et la Forster Tageblatt rappelle cette menace : « Que la juiverie se souvienne que le Führer lui a prédit un triste sort dans l'éventualité d'une guerre mondiale. »

Les meilleures consciences d'Allemagne ont perdu l'habitude de se révolter contre les traitements infligés aux Juifs ; mais les nazis semblent craindre qu'il n'en soit pas de même chez les Polonais. Aussi prennent-ils soin de publier, tant dans leurs journaux que dans les feuilles nazies paraissant en polonais, que les Juifs sont responsables de la misère et de la famine dont souffre la population polonaise.

Un grand recensement de tous les Juifs en Pologne, ordonné pour le dernier dimanche d'octobre, fut le prélude à l'évacuation des masses juives. Dans les villes dont les archives avaient brûlé, il se fit au hasard, laissant la porte ouverte aux décisions arbitraires et à la corruption.

« À Varsovie, raconte M. Y., les archives étant détruites, la poste ne fonctionnant pas, il est presque impossible de fournir la preuve qu'on est aryen ; lorsqu'on a un nom ou un physique suspects, on est à la merci des autorités allemandes, de l'attitude hostile ou bienveillante des gérants d'immeubles, qui ont établi les listes de la population non aryenne. C'est ainsi que de nombreux Aryens sont compris parmi les juifs et vice-versa. »

Des chiffres donnés par la Essener National Zeitung, il ressort que deux millions de Juifs résident sur le territoire occupé par les Allemands. « Le peuple élu est donc, numériquement au moins, fort puissant à l'intérieur de nos frontières. L'armée d'occupation et les autorités civiles allemandes en Pologne, ont donc pleinement raison de voir dans chaque Juif un ennemi déclaré de l'Allemagne et de le traiter comme tel. » En conclusion [72] de cet article, l'organe de Goering annonce la création de la réserve juive de Lublin.

Les premières mesures furent appliquées aux Juifs résidant déjà dans le département de Lublin, et qui, au nombre de 250 000, représentent un dixième de la population totale. La Schlesische Zeitung annonce que « les troupes allemandes se serviront d'un balai de fer, pour mettre de l'ordre parmi les Juifs de Lublin, qui se conduisent encore d'une manière insolente et éhontée. »

Nul ne s'est échappé de l'enfer de Lublin ; nul n'a pu dire ce qu'il y a vu de ses yeux. Seules des rumeurs circulent, les réfugiés de Pologne ont entendu murmurer les récits de brusques disparitions, et surtout l'écho de la panique qui s'empare des Juifs de Pologne. Quelques récits de voyageurs neutres, rentrés par l'Autriche ou la Tchécoslovaquie, quelques bribes d'informations arrivent à traverser les mailles serrées d'une rigoureuse censure et parviennent jusqu'aux journaux étrangers.

Aucun réseau postal ou télégraphique ne relie les territoires occupés par les Allemands au reste du monde. Aucun Juif ne franchit plus ni l'ancienne ni la nouvelle frontière du Reich. La Croix-Rouge internationale de Genève elle-même n'a pu réussir à établir un contact avec la zone d'occupation allemande ; elle s'est vu refuser les secours qu'elle voulait apporter à la population civile, sous prétexte que seuls les prisonniers et les blessés relèvent de ses soins. D'après les réfugiés de Pologne, l'évacuation de la population polonaise de Lublin se poursuivrait depuis plusieurs semaines. Des commissaires spéciaux venus de Vienne et de Berlin attendent sur place l'arrivée des « trains juifs ». Deux mille Juifs ont été rassemblés, dans les derniers jours d'octobre, à Vienne et dirigés vers Lublin. C'étaient pour la plupart des Juifs arrivés de Pologne en Autriche après la dernière guerre.

Une haute personnalité autrichienne a réussi à faire parvenir un récit des méthodes employées par les nazis pour se saisir des Juifs. Les SS et les agents de la Gestapo arrêtent les [73] gens qui circulent dans les rues, les amènent à la police où on les retient jusqu'au moment de leur départ, sans qu'il leur soit permis d'emporter autre chose que ce qu'ils ont sur le dos. Les familles attendent en vain leur retour, et vivent dans l'angoisse. Au bout de plusieurs jours, on leur fait savoir que les disparus sont sur le chemin de Lublin, où elles les suivront le moment venu.

Suivant d'autres récits, les Juifs, y compris les malades et les vieillards, sont rassemblés dans un stade, où ils couchent en plein air,

attendant pendant plusieurs jours le moment d'être parqués dans des trains de bestiaux.

Les déportés sont employés, dans les régions dévastées de Pologne, à la réfection des routes et à la construction des baraquements qui abriteront un jour leurs femmes et leurs enfants. Ils sont, en attendant, parqués dans un camp derrière des fils de fer barbelés, et gardés par des troupes nazies dressées à garder les camps de concentration d'Allemagne.

Bien des Juifs qui jusqu'ici avaient enduré les pires persécutions, les pires privations, les violences et les humiliations les plus raffinées dans l'espoir tenace d'un avenir supportable n'ont plus aujourd'hui le courage d'affronter l'enfer de Lublin. À la déportation, ils préfèrent la mort.

Une nouvelle épidémie de suicides sévit dans le Reich et dans ses « protectorats ».

Ceux qui choisissent cette évasion rapide savent qu'ils échangent une mort immédiate contre une mort lente : la mort par la famine, le froid, la misère, l'épuisement physique, les tortures aggravées par le spectacle des souffrances de leurs vieux parents, de leurs femmes et de leurs enfants.

Cette extermination fait partie du programme d'Hitler ; et sans doute ne s'est-elle pas produite assez rapidement, assez « colossalement » à son gré. Cependant, ainsi qu'il a coutume, lorsqu'il décide de commettre une iniquité particulièrement monstrueuse, de frapper un coup plus atroce que tous les autres, il cherche un motif qui le justifie.

Cet homme, qu'on croirait insensible à l'opinion mondiale, [74] garde au fond de son être un puéril espoir de pouvoir la tromper. Il cherche des prétextes : comme il a voulu justifier la persécution contre les socialistes et les communistes par l'incendie du Reichstag, ou la sanglante nuit de juin 1934 ; ou le pogrom de novembre 1938, après l'attentat de Grynszpan, l'acte de désespoir d'une victime affolée.

Toutes les mesures, élaborées dans le détail, n'attendent, pour être appliquées sur une vaste échelle, que le signal.

Ce signal, c'est l'attentat du 8 novembre dernier dans le Buergerbrauekeller à Munich. Acte d'un des nombreux désespérés, qui savent que Hitler mène l'Allemagne à sa ruine ? D'un mécontent, d'un



antibolchevik militant ? Vengeance personnelle ? Ou simplement tragi-comédie, funèbre mise en scène pour rehausser le prestige chancelant du Führer ?

Occasion préparée ou occasion saisie ? En tout cas, le signal est donné. L'officiel Deutscher Dienst proclame le lendemain : « Derrière les instigateurs de l'attentat, agents du service secret britannique, se cachent les bellicistes anglais et leurs porte-parole, les Juifs. » Le collaborateur de Goebbels, le conseiller ministériel Hans Fritsche, précise dans son discours, diffusé par tous les postes allemands : « Qui pourrait douter que derrière cet attentat contre la personne vénérée du Führer ne se cachent les Juifs internationaux ? Personne d'autre n'aurait pu concevoir un plan aussi diabolique. »

Les trains juifs roulent à toute vitesse vers Lublin. Aux dernières nouvelles, ils emportent aussi des femmes. Elles ont le droit d'avoir une machine à coudre. Là-bas, on couche en plein air, sous la pluie, sous la neige. Dans les baraques surpeuplées, la vermine pullule. Les maladies se propagent, les médicaments manquent ; les surveillants nazis guettent les ravages de la mort : un juif de moins dans le monde. La mort travaille vite. Toute la réserve de Lublin est une immense fosse commune, qui s'ouvre au cœur de la Pologne... Muette comme la tombe.

[75]

## LA POLOGNE INDESTRUCTIBLE

[Retour à la table des matières](#)

Rien n'a été omis, on n'a reculé devant rien pour briser toutes les forces du pays. Misère savamment entretenue, destruction matérielle, dosée suivant que les régions sont réservées aux Allemands rapatriés ou abandonnées aux habitants du pays, spoliation économique, confiscations arbitraires, expulsions, déportations, exécutions en masse... Qu'est-il resté, après des mois d'occupation, de cette nation traquée, broyée sous la monstrueuse mécanique d'anéantissement inventée par le vainqueur ?

Des flots de propagande se déversent sur cet amas ensanglanté d'humanité. Si l'on ne peut l'empêcher de penser et de sentir, on veut diriger ses sursauts d'indignation et ses ressentiments. La radio hurle sur toutes les places publiques, les journalistes nazis répètent à satiété dans la langue du pays : les démocraties occidentales vous ont trompés, vos alliés vous ont excités, c'est eux et eux seuls, qui sont responsables de vos malheurs. « Sur tous les murs, toutes les palissades, à tous les coins de rue dans toutes les villes de Pologne une affiche s'étale : au fond Varsovie en flammes, un amas de ruines ; au premier plan un soldat polonais, qui dresse un poing menaçant vers la silhouette de Chamberlain, au-dessous la légende en polonais : « Angleterre, voilà ton œuvre. »

Comment l'âme de la Pologne résiste-t-elle à cette double épreuve d'une oppression sans précédent dans l'histoire et d'un appareil gigantesque des mensonges ?

Mille témoignages filtrent à travers une frontière hermétiquement [76] fermée : évasions héroïques, résistances téméraires, un défi permanent jeté aux vainqueurs : la Pologne vit, la Pologne attend, la Pologne espère. Il serait trop dangereux de décrire les ruses innombrables, dictées par une expérience séculaire, qu'on emploie pour

entretenir l'esprit de résistance dans les âmes les plus éprouvées, et communier, avec ceux qui luttent à l'étranger, dans une confiance magnifique et inébranlable en l'avenir du pays.

Le vainqueur s'impatiente, le vainqueur s'étonne. La persécution, la terreur ont été jusqu'à présent ses armes infaillibles. Hitler a réduit en esclavage des millions d'Allemands qui étaient ses adversaires les plus acharnés — trouverait-il pour la première fois une résistance morale qui triompherait de sa plus atroce entreprise d'asservissement ?

Peut-être ces témoignages isolés trompent-ils sur l'étendue et la valeur des forces de résistance et des capacités d'espoir qui survivent dans l'âme du peuple polonais. Cette objection est si facile à faire qu'on aurait passé sous silence les voix étouffées de la Pologne si l'ennemi lui-même ne s'était pas trouvé obligé de leur servir de porte-parole. Le correspondant de Lublin adresse à la *Neue Leipziger Zeitung* (14. XII.) l'article suivant qui mérite d'être largement cité :

« Un voyage en Pologne ou à Lublin, un séjour d'environ deux semaines à Varsovie et un grand nombre de conversations que nous avons pu avoir dans cette ville avec d'anciennes connaissances polonaises laissent fortement l'impression que, même dans la défaite, la façon de penser des Polonais n'a rien perdu de son imagination chimérique... La grande majorité de la population a simplement modifié l'orientation de ses espérances, mais celles-ci n'ont rien perdu pour cela de leur invraisemblance... C'est pourquoi leurs espérances se cramponnent comme autrefois à la fin de l'Allemagne, et, pour réaliser cette idée, aucun argument ne leur paraît trop usé.

On remarque sans cesse, dans les conversations avec des Polonais, que leurs espérances se développent surtout dans deux [77] directions : des troubles intérieurs en Allemagne et l'aide de l'Angleterre. S'il est déjà difficile de voir où ils prennent leurs prédictions obstinées de troubles révolutionnaires prochains en Allemagne, leur espoir dans une aide de l'Angleterre, qui changera la face des choses, paraît véritablement grotesque, étant donné le cours qu'a pris la guerre jusqu'ici. Les motifs de leur croyance à cette aide n'ont en conséquence aucune consistance et se diluent généralement, en passant dans le domaine de la phraséologie pure. "L'Angleterre nous aidera, car nous ne pouvons plus nous aider nous-mêmes !" Voilà ce que m'a déclaré avec un calme stoïque un Polonais, auquel son interlocuteur allemand

adressait presque des félicitations, pour sa foi indéfectible dans la fidélité d'Albion. Toutefois on éprouve un sentiment tragi-comique en présence d'idées que l'on peut rencontrer chez les Polonais de Posnanie. Malgré la propagande d'information à laquelle se livrent les Allemands, malgré les émissions de radio en langue polonaise, les journaux polonais et les conversations personnelles, il y a dans la province de Posnanie une foule de gens qui ne se laisseront dissuader par aucune autorité au monde, de la conviction que l'Allemagne a, dès maintenant, perdu la guerre, et que seule la Pologne est encore occupée par les troupes allemandes. Il n'est pas étonnant que chaque mouvement de troupes soit accompagné des bruits les plus fantastiques et que, derrière les quais de départ des gares où l'on embarque quelque unité de troupes, des centaines de Polonais se rassemblent pour assister à ce spectacle avec l'espoir secret qu'ils assistent déjà au commencement de l'évacuation des Allemands.

Peut-être la chute des rêves de victoire du mois d'août dans l'abîme de la défaite actuelle aurait-elle été mortelle pour l'âme polonaise, si celle-ci n'avait pas eu le narcotique bienfaisant de ses rêves fantastiques dans lesquels les Anglais ou la Vierge noire de Czenotschau leur accordent le miracle d'une résurrection de la grande Pologne...

Mais cette situation a aussi son revers, qui est gênant pour [78] le vainqueur et dangereux pour le vaincu. Car cet état d'esprit étranger à la réalité constitue une barrière morale et un prestige tacite qui empêche chez les Polonais un travail constructif, positif, parce qu'ils partent de l'idée que le grand miracle qui va se produire les dispense de s'adapter à la situation actuelle. Le caractère polonais, qui est naturellement porté à conspirer, pourrait ainsi être amené par des éléments imprudents à une attitude qui, bien qu'elle ne doive obtenir aucun succès à l'extérieur, entraînerait certainement des conséquences pour les Polonais eux-mêmes. »

Il est difficile, pour un nazi convaincu et pour un journaliste enrégimenté dans l'armée de scribes officiels d'aller plus loin dans la voie des aveux. Le bilan des mois d'occupation se dresse tout net : opposition farouche, résistance téméraire, espoir indestructible.

Sous le joug meurtrier l'âme de la Pologne vit, l'âme de la Pologne indestructible ; elle a la foi ardente des vrais croyants : elle sait que le jour de la délivrance est proche.

[79]

## TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos [5]

I. — L’Invasion diabolique [9]

II. — L’Extermination des vaincus [29]

III. — Commerce des êtres humains [49]

IV. — La Race des Maîtres [61]

– La Pologne indestructible [75]

[80]

Achévé d'imprimer en janvier 1940 sur  
Les Presses modernes  
de la Technique du Livre  
29 bis, R. du Moulin-vert  
— Paris-XIV<sup>e</sup> —